This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

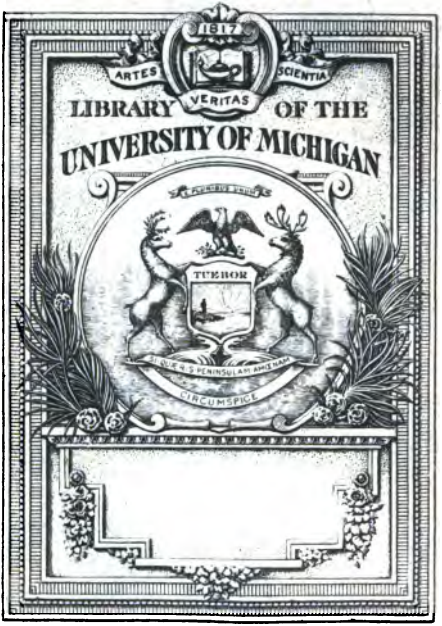
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex lib: is
Viollet Le Duc



840.8
R312

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME VIII.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME VIII.

BIBLIOTHÈQUE
186
DE G. BOURDIN

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Folk-lore
Rijhoff
2-1-32
25-234

L'AVOCAT CHANSONNIER,

OU

QUI COMPTE SANS SON HOTE COMPTE DEUX FOIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. DORVIGNY.

ACTEURS.

L'AVOCAT.
DUPRÉ, *son Ami.*
Un OFFICIER.
Une VIEILLE PLAIDEUSE.
Un TAILLEUR.
Un PERRUQUIER.
ANDRÉ, *Valet de l'Avocat.*

La Scene se passe dans le Cabinet de l'Avocat.

L'AVOCAT

CHANSONNIER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AVOCAT, *ſeul, entre en ſe curant les dents.*

Ma foi, l'on a beau dire, c'eſt un état bien agréable que celui d'un garçon, ſur-tout lorſqu'un certain mérite, joint à une certaine tournure... vous donne une certaine conſidération!

Fêté, couru, deſiré par-tout, chaque jour amene de nouveaux plaiſirs, & l'on n'a d'embarras que ſur le choix.... Voyons, recueillons-nous

un peu... A qui donnerai-je le reſte de ma journée... Liſons l'agenda de ma ſemaine...

(*Il lit ſur un ſouvenir*).

(*Il lit*). Lundi.... Oh ! c'eſt paſſé cela.

Soupé & bal chez Mme. Deſallures, en réjouiſſance de l'arrêt de ſéparation de corps & de biens que je lui ai fait obtenir.

(*Il parle*). Ce ſouper-là fut charmant. O pouvoir du divorce ! jamais les convives ne furent plus gais, & jamais l'on ne but de meilleur cœur à la ſanté d'un mari.

(*Il lit*). Mardi quart de loge à l'opéra avec la marquiſe de Bavardini & la chevalier Lorgnac. (*Il parle*). Ah ! comme nous raiſonnâmes ſavamment ce jour-là ! Que de remarques profondes !... Que de déciſions ingénieuſes nous donnâmes ſur la muſique ! Oh ! vivent les gens de Paris pour ſe connoître à tout.

(*Il lit*). Mercredi, à la chaſſe avec

le commandant de Verac & le préſident du Terrier.

(*Il parle*). Ah ! parlez-moi de cette partie-là.... Comme nous étions faits en revenant ! Moulus, éreintés, trempés juſqu'aux os, affamés, qui pis eſt, & preſque eſtropiés des coups de fuſils que nous avions tiré à tort & à travers.... Mais, quel plaiſir nous avons eu ! Ah ! il n'y a que la chaſſe pour ſe bien amuſer.

(*Il lit*). Jeudi, partie fine au Gros-Caillou avec ces deux Américains & leurs maîtreſſes, le capitaine Sabord & le petit abbé de Saint-Gilles.

(*Il parle*). Ah, morbleu ! quel tapage cette journée-là ! Que de verres nous caſſâmes ! Que de folies nous fîmes ! La tête tournoit à tout le monde !... Ces Américains ſont ſi bien les choſes ! L'abbé chantoit de ſi jolies chanſons ! Ces demoiſelles danſoient & buvoient ſi proprement ! Le capitaine juroit ſi énergiquement !... Ah ! ma foi, il faut en convenir, il n'y a que ces compagnies-là pour la gaieté.

(*Il lit*). Vendredi. Ah ! c'eſt au-

jourd'hui ; voyons un peu : ſouper avec Dupré chez la baronne de Wouiſtival, pour y eſſayer ce nouveau jeu. (*Il parle*). Ah ! je m'ennuirai-là immanquablement... Je ne me ſoucie pas d'y aller... N'y a-t-il que cela aujourd'hui ? (*Il relit*). Ah ! ſi-fait, vendredi, encore concert chez Mme. de Saint-Ange, (*Il parle*). Ah ! diable ! il ne faut pas manquer cela. Sa fille eſt charmante ! une voix divine ! une main miraculeuſe ! C'eſt un vrai prodige ! Elle ne me ſort pas de l'eſprit cette fille-là... Ce ſeroit un fort bon parti... Sa mere a de l'amitié pour moi, elle ne me la refuſeroit peut-être pas... Il faudra voir. J'irai... oh ! oui, j'irai ; je paſſerai là la ſoirée... mais à propos je je me rappelle, il y aura auſſi une brillante aſſemblée chez Mme. Douci, un bal prié. Il faut m'y trouver... Comment faire, je n'ai pas de billets... Oh ! je vais arranger cela. Duval eſt mon ami, c'eſt l'ordonnateur des fêtes chez Mme. Douci ; je vais lui écrire de m'en envoyer quelques-uns. J'y menerai Mme. de Saint-Ange &

ſon aimable fille. C'eſt fort bien imaginé Écrivons. (*Il ſe met à écrire, & appelle*). Holà, André !

SCENE II.

L'AVOCAT, ANDRÉ *venant derriere lui.*

ANDRÉ.

Monſieur.... (*L'Avocat ne lui répond pas, & continue d'écrire*). Eſt-ce ti moi qu'il appelle donc... Monſieur, me vlà.

L'AVOCAT *écrit ſans voir André.*

(*A part*). Duval m'enverra des billets avec plaiſir, il ſera charmé de me voir là.

ANDRÉ (*à part*).

Bon ! il cauſe tout ſeul. J'ai cru qu'il m'appelloit, moi. J'ai laiſſé là mon goûté. (*Il s'en retourne*).

L'AVOCAT.

(*A part*). Mme. Douci elle-même ſera enchantée de cela. (*Il rappelle*). André.

ANDRÉ, *revenant.*

(*A part*). Eh ben donc, eſt-ce que les oreilles me cornent? Monſieur!

L'AVOCAT, *ſans le voir ni l'entendre.*

Cette Mlle. Saint-Ange me fait tourner la tête!

ANDRÉ.

Et moi, où diable eſt-ce que j'ai donc la mienne? Je crois toujours qu'il m'appelle. (*Il s'en va encore*).

L'AVOCAT, *appellant.*

André! André! viendras-tu donc, malheureux?

ANDRÉ, *arrivant avec ſon pain; écoute de la couliſſe avec des attitudes comiques.*

Ah ça! c'eſt-ti ben ſûr ſte fois-ci.

L'AVOCAT, *le voyant.*

Comment, misérable ! tu manges ! & voilà une heure que je m'égosille à t'appeller.

ANDRÉ, *de la couliſſe.*

Oh ! c'eſt tout de bon. (*Il avance*). Eh ben ! Monſieur, nous ſommes à deux de jeu, vlà une heure que je vous réponds. Qu'eſt-ce qu'il vous faut ? ...

L'AVOCAT.

Tiens, voilà un lettre ...

ANDRÉ, *la prenant, s'en va.*

C'eſt bon, donnez.

L'AVOCAT.

Eh bien ! où vas-tu ?

ANDRÉ

Je vas porter vote lettre.

L'AVOCAT.

Et où, imbécille ! A v

ANDRÉ.

Eh pardine ! à ſon adreſſe peut-être.

L'AVOCAT.

Mais elle n'eſt pas miſe l'adreſſe, regardes-y donc ?

ANDRÉ.

Eh ben ! mais, ça n'eſt pas ma faute à moi ; c'eſt la vôtre, Monſieur.

L'AVOCAT.

Comment, ma faute ?

ANDRÉ.

Eh ! ſans doute, Monſieur. Comment voulez-vous que je trouve, ſi vous n'écrivez pas ?

L'AVOCAT.

Mais donne-moi le tems, du moins ! Ah ! quelle patience il faut avoir !

ANDRÉ.

Ah ! Monſieur, il ne faut pas vous

fâcher. Si vous ne voulez pas l'écrire, il n'y a qu'à me la dire, c'eſt tout de même.

L'AVOCAT.

Ah ça ! dis donc, me laiſſeras-tu parler une fois ?

ANDRÉ.

Pardine, quatre ſi vous voulez, Monſieur ; je ne ſuis pas pour vous impoſer ſilence.

L'AVOCAT.

C'eſt bien heureux ! Sais-tu où demeure M. Duval ?

ANDRÉ.

M. Duval ? Non, Monſieur.

L'AVOCAT.

Eh bien ! écoute, tu iras...

ANDRÉ.

Oui, Monſieur, tout de ſuite.

L'AVOCAT.

Tu paſſeras d'abord...

ANDRÉ.

Oh ! par où vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

L'AVOCAT.

Tu demanderas...

ANDRÉ.

C'eſt pas la peine. Je trouverai ben de moi-même; allez, n'ayez pas peur.

L'AVOCAT.

Au diable ſoit l'original ! tu ne veux donc pas m'écouter aujourdhui ?

ANDRÉ.

Eh mais, Monſieur, ſi fait je le veux ben ! Je ne ſuis pas votre domeſtique pour rien, peut-être.

L'AVOCAT.

Je te dis que tu demanderas...

ANDRÉ.

Oh ! tout ce que vous voudrez, Monſieur.

L'AVOCAT.

Le carrefour de...

ANDRÉ.

De Saint-Jacques ?

L'AVOCAT.

A l'autre ! Saint-Jacques ! Eſt-ce qu'il y a un carrefour Saint-Jacques, donc ?

ANDRÉ.

Ah ! dame, Monſieur je n'en ſais rien.

L'AVOCAT.

Eh ! ſi tu n'en ſais rien, pourquoi parles-tu donc ? C'eſt le carrefour de de.., de... Eh ! qui finit en i.

ANDRÉ.

En i ? Ah ! j'y ſuis. Des Innocens.

L'AVOCAT.

Ah ! parbleu, oui ! tu l'as dit, innocent ! C'eſt bien toi... Où diable vas-tu me chercher cela ? Quand je te dis en i. Le carrefour de... de... Buſſy.

ANDRÉ.

Ah ! oui, Buſſy.... Pardine, je l'aurois ben dit auſſi, avec le tems.... Eh ben ! Monſieur, qu'eſt-ce que j'y dirai au carrefour de Buſſy ?

L'AVOCAT.

Comment ! ce que tu lui diras ? Eh ! parbleu, rien.

ANDRÉ.

Rien ! Ce n'eſt donc pas la peine d'y aller ?

L'AVOCAT.

Mais que tu es donc borné !... Je te dis que tu iras au carrefour de Buſſy, tu y trouveras un loueur de carroſſes...

ANDRÉ.

C'eſt-ti ben ſûr, Monſieur ?

L'AVOCAT.

Très-certainement.

ANDRÉ, *s'en allant.*

A la bonne heure.

L'AVOCAT.

Eh bien ! où vas-tu encore.

ANDRÉ.

Au carrefour de Buſſy, louer un carroſſe.

L'AVOCAT.

La peſte ſoit de l'animal ! Eh ! qui diable te parle de cela ?

ANDRÉ.

Comment ! qui ? Eh ! vous-même.

L'AVOCAT.

Moi ! mais tu radotes !.. Je te dis que tu verras un loueur de carroſſes, à côté d'une petite allée à porte verte.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu entreras dans l'allée, tu monteras au troiſieme.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu y verras une petite porte jaune avec une ſonnette.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu demanderas là M. Duval.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu lui remettras cette lettre de ma part, & tu attendras la réponſe : entends-tu à préſent ?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur, très-bien.

L'AVOCAT.

Oh ! oui, très-bien ! Et moi, j'en doute très-fort. Voyons, répete-moi un peu ce que je viens de te dire. Où iras-tu ?

ANDRÉ.

Monſieur, j'irai d'abord au carrefour de... de... Tiens, vlà que je l'ai oublié, moi ! En i, ſuffit...

L'AVOCAT.

Oui, Buſſy.

ANDRÉ.

Eh ! ſans doute, Buſſy. Je trouverai un loueur de carroſſes verts, & je ferai monter le troiſieme dans une allée jaune avec une ſonnette de vote part, dont j'en attendrai la réponſe. C'eſt-ti-ça ?

L'AVOCAT.

Oui, à peu près.

ANDRÉ.

Oh ! je ſais bien les commiſſions, allez.

L'AVOCAT.

C'eſt ce qu'il me ſemble ... (*A part*). Je ne lui ferai jamais entendre raiſon ... (*Haut*). Va-t-en, toujours, va ; & quand tu ſeras au carrefour de Buſſy, tu demanderas M. Duval, tout le monde te l'indiquera.

ANDRÉ.

Ah ! pardine, Monſieur, je n'ai pas beſoin de perſonne ; c'eſt ben indiqué comme nous avons dit.

L'AVOCAT.

Oh ! oui, très-bien ! Va toujours.

ANDRÉ.

Faut-il revenir tout de ſuite, Monſieur.

L'AVOCAT.

Oui, ſans doute, & aller bien vîte encore. J'attends la réponſe.

ANDRÉ, *allant tout doucement.*

Oh ! vous n'attendrez pas longtems, allez. Quand une fois j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai putôt fait mes quatre tours qu'on n'a regardé par où.,

L'AVOCAT.

Il y paroît.

ANDRÉ, *revenant.*

Monſieur, ſi ce Monſieur-là n'y étoit pas, li laiſſerai-je la lettre ?

L'AVOCAT.

Oh ! il y ſera encore. Il a dîné chez lui ; mais il faut aller vîte, car c'eſt très-preſſé.

ANDRÉ.

Oh ben ! Monſieur, puiſque c'eſt comme ça, c'eſt tout de d'même comme ſi il l'avoit.... Ce ſera ben du malheur ſi je m'amuſe en chemin.

L'AVOCAT.

Bon, bon ; va-t-en.

ANDRÉ *revient.*

Oh mais ! c'eſt que moi, Monſieur, je ne ſuis pas de ces cauſeurs que tous ceux qui rencontrent ils s'arrêtent à jaſer avec eux.

L'AVOCAT.

Mais va-t-en donc.

ANDRÉ, *revenant.*

Oh ! pour la langue d'abord, vous pouvez ben dire du depis que vous me connoiſſez que c'eſt pas par-là que je pêche.

L'AVOCAT.

Non, certainement. Le diable ſoit du bavard !

ANDRÉ, *revenant.*

Ni à boire un verre de vin dans le premier cabaret que je trouverai, dà.

L'AVOCAT.

Ah ! je n'en puis plus. Mais partiras-tu donc aujourd'hui ?

ANDRÉ.

J'y vas, Monſieur ; mais c'eſt pour

vous montrer auſſi que je ne ſuis pas deſſus ma bouche.

L'AVOCAT.

Je le crois ; mais ma lettre encore un coup.

ANDRÉ.

Eh ben ! la vlà, Monſieur ; ça va t'être fait tout de ſuite... Ne vous impatientez pas, je vas t'être ici dans la minute ; & pis ſi vous avez d'autres commiſſions, nous les ferons ; pas vrai ? Monſieur.

L'AVOCAT.

Oui, oui... Ah ! à propos de commiſſion, en paſſant, c'eſt ton chemin, tu entreras chez mon tailleur, qu'il ne manque pas de m'apporter mon habit neuf ; & chez le perruquier, il m'a promis une perruque pour aujourd'hui : s'il ne me l'apporte pas ce ſoir, je n'en veux plus.

ANDRÉ.

Je leux dirai, Monſieur..... (*A part*). Diable voilà ben des apprêts ! Y a queuque choſe en l'air... Oh ! je ſaurons toujours ben ça d'un moment à l'autre. N'y a jamais que vingt-quatre heures de myſtere dans le ſecret des maîtres. Quand ils ne le font pas deviner la veille, ils les découvront le lendemain.... Ne vous ennuyez pas, Monſieur ; j'allons expédier tout ça en un clin-d'œil... (*Il s'en va*).... (*Il revient un inſtant après*). Tenez, vlà tout juſte M. Dupré, qui vient vous tenir compagnie en attendant.

SCENE III.

L'AVOCAT, DUPRÉ.

DUPRÉ, *très-vivement.*

Allons, allons, mon ami; dépêchons, voilà six heures; eh vîte, eh vîte, partons.

L'AVOCAT, *lui présentant une chaise.*

Ah! bon jour, mon cher Dupré: assieds-toi un instant.

DUPRÉ, *le tirant.*

Non, non. Diable! nous n'avons pas le tems; décampons.

L'AVOCAT, *le voulant faire asseoir.*

Écoute-moi donc, j'ai quelque chose à te dire.

DUPRÉ,

DUPRÉ, *se levant.*

Et moi, je n'ai rien à entendre. Il eſt ſix heures, on nous attend, partons.

L'AVOCAT.

Mais laiſſes-moi te conter...

DUPRÉ.

Tu me conteras ça en chemin : viens-t-en.

L'AVOCAT.

Oh ! tu m'impatientes avec ta vivacité.

DUPRÉ.

Et tu me tue avec ta chaleur. Mme. de Wouiſtival attend.... Les tables ſont dreſſées, les cartes ſont déployées, les parties ſont arrangées. Il ne manque plus que nous, mon ami. Chaque minute qui s'écoule, chaque coup de ſonnette que l'on entend leur cauſe un treſſaillement, un battement de cœur, une impatience... Mets-toi à

la place de ces gens-là ... Eh ! ventrebleu, ton sang-froid me feroit tourner la tête !

L'AVOCAT.

Mon ami, j'ai fait des réflexions.

DUPRÉ.

Sur quoi ! Sur le jeu ! As-tu trouvé quelques nouveaux coups ?

L'AVOCAT.

Eh ! laisse-là ton jeu & tes coups nouveaux, & écoute-moi : je ne veux pas aller ce soir chez la baronne de Wouistival.

DUPRÉ.

Qu'est-ce que tu dis-là ! Tu ne veux pas aller chez la baronne !

L'AVOCAT.

Non.

DUPRÉ.

Ah ! ventrebleu ! es-tu fou donc ?

Eſt-ce que la tête te tourne ? Comment ? une partie montée ! des gens invités ! tous les apprêts faits ! ta parole donnée ! un ſouper de commandé ! Oh ! quand il n'y auroit que cet article-là ſeul, je n'y manquerois pas pour un empire.

L'AVOCAT.

Il faudra pourtant bien que tu y manques auſſi.

DUPRÉ.

Moi ! Oh cela, par exemple, c'eſt une autre affaire... Tu ne me connois pas, vois-tu ; quand une fois j'ai donné ma parole, c'eſt plus que ſi vingt notaires y avoient paſſé : c'eſt ſacré... Eh ! dis-moi donc ; comment eſt-ce que nous ferons pour manquer cela ?

L'AVOCAT.

Rien de plus aiſé. Tiens, tu lui liras...

DUPRÉ.

Moi ! oh ! non, je ne lui dirai jamais cela d'abord...

L'AVOCAT.

Mais écoute donc, tu lui feras entendre...

DUPRÉ.

Oh ! non. Je t'assure, tiens, moi, je ne peux pas mentir, vois-tu ; c'est plus fort que moi. La vérité par-dessus tout... Eh ! dis donc, si elle s'apperçoit que je lui ment...

L'AVOCAT.

Elle ne s'en appercevra pas... On cherche un prétexte vraisemblable... Retournes-y, tu lui diras...

DUPRÉ.

Oh ! oui comme tu dis, des prétextes... Oh ! je n'en manquerai pas... Ce n'est pas là l'embarras, j'en trou-

verai... bien. Je lui dirai... Je lui ferai accroire... par ſuppoſition... Vlà le diable ! car c'eſt-là le difficile, vois-tu ; je lui dirai bien, mais.... elle ſera piquée !

L'AVOCAT.

Eh, non ! tu lui diras qu'une indiſpoſition ſubite me retient chez moi pour aujourd'hui ; que tu vas revenir me faire compagnie, & que demain ou après, notre partie aura lieu. Ce n'eſt pas là un gros menſonge ! Ta conſcience timorée peut bien haſarder cela.

DUPRÉ.

Ah, oui ! pour cela c'eſt une babiole. Oh ! je lui dirai bien cela... Mais écoute donc... je ne vois pas trop pourquoi je reviendrois, moi ; pourquoi veux-tu me priver du plaiſir de ſouper chez elle ?

L'AVOCAT.

C'eſt que je veux te mener avec moi à un excellent ſoupé....

DUPRÉ.

Oh ! un excellent ſoupé.... Ce n'eſt pas cela qui me détermine ; je ne ſuis pas gourmand, ni friand, tu me connois... Je ſuis délicat ſeulement ſur la propreté, ſur la qualité des mets, voilà tout... Et dis-moi, y as-tu mangé quelquefois ? Traite-on bien dans cette maiſon-là ?

L'AVOCAT.

Oui, oui, tu ſeras content, je t'en réponds : d'ailleurs, ceci ſera plus amuſant que le triſte jeu de la baronne de Wouiſtival ; il y aura concert, bal & tout ce qui s'enſuit... Oh ! la ſoirée ſera bien employée.

DUPRÉ.

Oh ! concert, bal, tout ce que tu voudras ; mais cela m'eſt à peu près égal. Tu ſais que la danſe n'eſt pas mon fort : d'ailleurs, moi, je fais tout ce qu'on veut ; je ſuis naturellement gai ; je m'amuſe de tout ; une mouche

qui vole... Eh ! dis donc, y a-t-il de bonnes danſeuſes ? Peut-on s'en donner-là comme il faut ?

L'AVOCAT.

Tu m'en diras des nouvelles !... Et de jolies femmes ; ah ! (*Il baiſe ſes doigts*).

DUPRÉ.

Oh ! pour les femmes... cela m'eſt égal. Dieu merci, le ſexe.... Non, ſur cet article-là, je ſuis bien indifférent... Ça fait pourtant plaiſir à voir, ſur-tout quand elles ſont bien faites.. C'eſt, c'eſt la taille que je regarde, moi... Y en a-t-il quelqu'une de connoiſſance ? Eſt-ce de la jeuneſſe ?

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus. Je veux te ménager le plaiſir de la ſurpriſe... Suffit que tu me remercieras demain. En attendant, va vîte nous dégager chez ta baronne, & reviens me trouver ici.

DUPRÉ.

Dis-moi donc, du moins...

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus ; va, & reviens.

DUPRÉ.

Il faut que j'aye bien de la confiance en toi.

L'AVOCAT.

Tu n'en ſaurois avoir trop. Laiſſe-toi conduire, & tu n'y perdras pas.

DUPRÉ.

Allons, je me livre aveuglement ; mais ſonge à me bien dédommager, au moins.

L'AVOCAT.

Eh ! va, va toujours, te dis-je. Tu auras plus de plaiſirs encore que je ne t'en promets.

(*Dupré s'en va.*).

SCENE IV.

L'AVOCAT, *ſeul.*

André ne va pas tarder à revenir. Il aura trouvé Duval; il va me rapporter des billets!... Oh! nous nous amuſerons comme des rois!... Ah! voici le perruquier.

SCENE V.

L'AVOCAT, Le PERRUQUIER, *portant une Boëte à Perruque.*

L'AVOCAT.

Soyez le bien venu, M. Amidon. Vous m'apportez ma perruque?

Le PERRUQUIER.

Pas tout-à-fait, Monſu.

L'AVOCAT.

Comment ! pas tout-à-fait ... Qu'avez-vous donc là ?

Le PERRUQUIER.

Oh ! ceci, Monsu, est une autre affaire ... Votre perruque bous l'aurez démain.

L'AVOCAT.

Demain ! oh ! vous me l'avez promise pour aujourd'hui, & je la veux pour aujourd'hui.

Le PERRUQUIER.

Monsu, il y a erreur dé part ou d'autre. On vous l'a promise pour démain, & vous l'aurez démain.

L'AVOCAT.

Il me la faut aujourd'hui, Monsieur, aujourd'hui.

Le PERRUQUIER.

On né lé peut qué démain, Monsu, qué démain.

L'AVOCAT.

Ah, miſéricorde ! Il ne manquoit plus que cela pour me faire tourner la tête... Mais voyez ſi cela ne crie pas vengeance, là ! Dépendre d'une miſérable perruque ! ... Ah ! M. Amidon, vous me jouez-là un cruel tour !

Le PERRUQUIER.

Mais, Monſu, cela vous preſſe donc d'une maniére urgente ?

L'AVOCAT.

Ah ! mon cher ami, vous n'imaginez pas de quelle conſéquence cela eſt pour moi ! J'aimerois mieux me laiſſer condamner par défaut, j'aimerois mieux manquer à l'audience & perdre le procès de mon meilleur client, que de manquer l'occaſion que j'ai pour ce ſoir.

Le PERRUQUIER.

Eh, cette occaſion dépend d'une perruque ?... Monſu, jé conçois parfaite-

ment votre raiſon. Quand une affaire tient au cœur, on s'y oſtine; lé deſir eſſite; la difficulté irrite; l'humeur s'en mêle, & puis vient lé diable qui brouille tout . . . N'eſt-ce pas à peu près là votre ſituation ?

L'AVOCAT.

Ecoute, mon enfant: nous perdons un tems précieux; en donnant pour boire aux garçons, n'y auroit-il pas moyen ?..

Le PERRUQUIER.

Monſu, donner pour boire eſt une bonne penſée qué bous avez-là, aſſurément. Nous prendrons lé pour boire; mais la perruque né pourra pas être finie aujourd'hui.

L'AVOCAT.

Pourquoi donc ne pourra-t-elle pas être finie aujourd'hui.

Le PERRUQUIER.

Pour deux raiſons ; la prémiere ; c'eſt qué d'abord elle n'eſt pas encore commencée.

L'AVOCAT.

Ah ! ventrebleu, avec cette premiere-là il n'en faut pas une ſeconde.

Le PERRUQUIER.

Monſu, la ſéconde n'eſt pas mauvaiſe non plus.

L'AVOCAT.

Quelle eſt-elle ?

Le PERRUQUIER.

C'eſt qué, ſauf votre reſpect, nous venons dé régarnir à neuf une demi-douzaine dé têtes fémelles qui avoient un peu ſouffert dé la derniere réforme, & cette rémonture nous a emporté juſqu'au dernier chéveu dé la boutique.

L'AVOCAT.

Ah, misérable ! comment vais-je donc faire ?

Le PERRUQUIER.

Monsu, patientez un instant. Lé vourgeois m'envoye pour vous proposer un pétit accommodément.

L'AVOCAT.

Eh, ventrebleu ! quel accommodement trouver à cela ?

Le PERRUQUIER.

Lé voici... Céans est une perruque toute neuve... voyez-la. Après démain elle doit juger un procès dé trente mille livres dé rente ; sentez-vous la conséquence ? Elle sé trouve trop petite pour la tête du juge, & juste la mésure de la vôtre. Si elle vous convient, cela nous arrangéra tous. Jé bous la coëfferai tout d'abord, bous mé la payerez immédiatement ; dé botre argent,

ce ſoir lé vourgeois rachetera du chéveu ; démain, nous réferons la perruque du préſident, & après démain, Monſu, elle triomphéra dans lé barreau.

L'AVOCAT.

C'eſt fort bien raiſonné, pourvu que je triomphe ce ſoir au bal de Mme. Douci... Voyons, eſſayons-là.

Le PERRUQUIER.

Mettez-vous-là, Monſu. (*L'Avocat s'aſſied & met ſon mouchoir ſur ſes épaules ; il le coëffe*). Ah ! ſource dé la Garonne ! comme un charme ! Quand on l'auroit faite exprès, elle n'emboîteroit pas mieux la figure. Régardez-vous, Monſu.

L'AVOCAT *ſe regarde à la glace.*

Bon ! quel conte ! Cela va tout de travers ! ... Cela me rend tout bouffi !

Le PERRUQUIER.

Eh ! Monſu ! non pas. C'eſt l'air dé botre viſage.

L'AVOCAT.

Bon ! l'air de mon visage ! Cela m'engonce trop, peut-être. Voyez-donc.

Le PERRUQUIER.

Eh, Monsu ! laissez donc prendre son pli... Croyez-bous qué jé veuille bous tromper... Bous n'aurez pas fait quatre tours dé rue, qué la perruque aura pris sa forme..., la physionomie sé développera.

L'AVOCAT.

Croyez-vous ?

Le PERRUQUIER.

Assurément, Monsu ; l'air dégagéra cela... N'oubliez pas lé garçon, s'il vous plaît.

L'AVOCAT, *se regardant.*

Effectivement, je crois qu'elle pourra passer.

Le PERRUQUIER.

Sandis ! quand jé vous dis qué c'est

botre tête toute crachée !... Il y a pour boire à la ſanté dé Monſu ?

L'AVOCAT.

Ah ! toute réflexion faite, je la garde... Tenez, voilà un louis ; c'eſt le prix convenu.

Le PERRUQUIER.

Monſu, c'eſt-là, ſans doute, lé compte du vourgeois ?

L'AVOCAT.

Oui, mon ami.

Le PERRUQUIER.

Fort bien ! Eh, lé compte du garçon où ſé trouvera-t-il ?

L'AVOCAT.

Ah ! tu as raiſon. Tiens, voilà pour toi... Emporte auſſi la vieille, & recommande à ton bourgeois que quand il fera comme cela des remontes, il laiſſe quelque choſe en réſerve pour les pratiques.

LE PERRUQUIER.

Oui, oui, Monſu ; actuellement qu'on eſt ſur lé qui vive, on prendra ſes méſures pour né plus reſter court. Jé ſuis botre ſerviteur.

(*Il s'en va*).

SCENE VI.

L'AVOCAT, *ſeul, ſe mirant.*

Oui, oui, elle ne m'ira pas ſi mal... Si j'avois mon habit neuf à préſent ; je ſerois préſentable... Mais ce vaurien d'André qui ne m'apporte pas la réponſe de Duval... N'eſt-ce pas lui ?... Oh ! oh ! c'eſt un officier. Que demande-t-il ?

SCENE VII.

L'AVOCAT, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Monſieur, la réputation de votre mérite & l'excellence des conſeils que vous avez toujours donnés, m'engagent à venir vous conſulter ſur une circonſtance embarraſſante dans laquelle je me trouve.

L'AVOCAT.

Expliquez-vous, Monſieur & ſoyez perſuadé que je me ferai un vrai plaiſir de pouvoir vous être utile.

L'OFFICIER.

Monſieur, je viens tout d'abord au fait. Mon nom eſt Bruſqu'entout, mon état eſt capitaine de vaiſſeau. Mon humeur eſt peu endurante; je me re-

tiens par fois, cependant ; mais le diable n'y perd rien, & plus ma colere s'eſt couvée long-tems, plus elle eſt terrible quand elle éclate ! Voilà quinze jours que je me retiens, jugez de ce qu'il m'en coûte. Auſſi, gare ! Oui, morbleu ! gare où l'orage tombera.

L'AVOCAT.

Monſieur, l'emportement & la colere gâtent ſouvent bien des affaires.

L'OFFICIER.

Eh ! la douceur & la modération me donnent la colique. Au demeurant, voilà de quoi il s'agit. Vous êtes honnête homme, conſeillez-moi bien.

L'AVOCAT.

J'y ferai de mon mieux.

L'OFFICIER.

Monſieur, j'aime une demoiſelle charmante ; je l'idolâtre, j'en perds l'eſ-

prît, j'en ſuis fou ... Vous comprenez ce que cela veut dire ?

L'AVOCAT.

Oui, Monſieur ; à merveille.

L'OFFICIER.

La demoiſelle, de ſon côté, me voit de bon œil. Je lui conviens, & ſans faire l'avantageux, je crois que nous n'aurions pas de peine à tomber d'accord. Vous m'entendez bien.

L'AVOCAT.

Mais oui, cela me paroît intelligible.

L'OFFICIER.

Oui, mais le diable s'en mêle. Malgré cette belle intelligence-là, il y a une mere ſur jeu. Cette mere s'eſt coëffée d'un certain freluquet qui me traverſe, voyez-vous bien cela ? ... Ce freluquet eſt un de vos confreres, un beau diſeur, un mirliflor ! Je ne ſais pas ſon nom, je ne l'ai jamais rencontré ;

mais j'ai eu vent de cette intrigue-là ; & j'ai réſolu d'y mettre ordre. Comprenez-vous ?

L'AVOCAT.

(*A part*). Oh ! oh ! voici qui devient ſérieux. Eh, dites-moi, Monſieur, cette dame chez qui il fréquente, ainſi que vous, eſt-ce une perſonne connue ; ſa maiſon eſt-elle...

L'OFFICIER.

Oh ! ouverte à tout le monde ; c'eſt ſur le grand ton. C'eſt Mme. de Saint-Ange.

L'AVOCAT.

Mme. de Saint-Ange... (*A part*). Ah ! ventrebleu, cela me regarde.

L'OFFICIER.

Oui, elle-même. La connoiſſez-vous ?

L'AVOCAT.

Oui, un peu...

L'OFFICIER.

C'eſt une femme de bonne ſociété ! Eſt-il vrai ?

L'AVOCAT.

Oui, excellente.

L'OFFICIER.

Et ſa fille, la connoiſſez-vous ?

L'AVOCAT.

Oh ! comme cela ; oui, j'en ai quelqu'idée... (*A part*). Que diable eſt-ce que cela va devenir ?

L'OFFICIER.

Elle eſt charmante, n'eſt-il pas vrai ?

L'AVOCAT.

Oui, on le dit ; elle eſt fort bien.

L'OFFICIER.

Et elle mérite bien qu'un honnête homme s'attache ſérieuſement à elle :

qu'en penſez-vous ? N'êtes-vous pas de mon avis ?

L'AVOCAT (*à part*).

Que trop, morbleu !... (*Haut*). Mais, Monſieur, eſt-ce là le conſeil que vous voulez me demander ?

L'OFFICIER.

Non, non, vous n'y êtes pas. Voici le fait... Il y a, comme je vous dis, un certain homme qui fréquente dans cette maiſon, cet homme me chiffonne l'eſprit, & je veux m'en débarraſſer... Or, je n'entends pas les affaires, moi ; mais j'ai imaginé différens expédiens, & je viens vous prier de me dire celui que vous croirez le plus avantageux.

L'AVOCAT.

Voyons, Monſieur ; parlez. Expliquez-vous.

L'OFFICIER.

Comme je vous dis, moi, je n'aime

me pas à lanterner ; j'aime que les choſes s'expédient en bref. Allez prier poliment cet homme de ne plus remettre le pied dans la maiſon, il me le promettra peut-être ; mais ſavoir s'il tiendra parole.

L'AVOCAT.

Oui, comme vous dites, ſavoir ſi cela lui conviendroit. Il pourroit vous repréſenter que la fille lui paroiſſant aimable comme à vous, il a droit de l'aimer comme vous.

L'OFFICIER.

Oui, ſans doute ; ainſi tout cela traîneroit. En conſéquence, pour abréger, je crois que le plus court ſeroit de...

L'AVOCAT.

De quoi, Monſieur ?

L'OFFICIER.

Ma foi, de le faire ſauter par la fenêtre...

L'AVOCAT (*à part*).

Diable ! (*Haut*). Oh ! non, je ne vous conseille pas de prendre ce parti-là ; il seroit trop dangereux.

L'OFFICIER.

Pour lui, sans doute ; il pourroit se casser une jambe, un bras, le cou peut-être ; mais cela le corrigeroit toujours.

L'AVOCAT.

Ah ! Monsieur, ce moyen-là est un peu trop vif. On en peut trouver d'autres...

L'OFFICIER.

Oui, plus doux ! J'y ai pensé. J'en ai un autre encore qui est beaucoup plus pacifique.

L'AVOCAT.

Lequel, s'il vous plaît.

L'OFFICIER.

Mais la premiere fois que je le rencontrerai, c'eſt de lui donner cent coups de bâton. (*Il tire ſa tabatiere*).

L'AVOCAT.

Cent coups de bâton!

L'OFFICIER, *lui préſentant du tabac.*

En uſez-vous, Monſieur?... Oui, avec promeſſe d'autant chaque fois que je le retrouverai. Croyez-vous qu'il y retourne ſouvent?

L'AVOCAT.

Monſieur, vous avez-là des moyens...

L'OFFICIER.

Sûrs. Qu'en penſez-vous?

L'AVOCAT.

Mais je les trouve violens...

L'OFFICIER.

Ecoutez donc, je ſuis piqué, moi! Mettez-vous à ma place, feriez-vous moins ; un freluquet, un original, un ſot...

L'AVOCAT.

Monſieur, mais ſavez-vous...

L'OFFICIER.

Et oui, je ſais tout ... Il me déplaît, vous dis-je, & je veux l'expulſer, voilà mon dernier mot, à moins que vous ne me donniez un moyen plus sûr & plus prompt. Je n'en connois pas d'autre ; la fenêtre ou le bâton, choiſiſſez.

L'AVOCAT.

Monſieur, mais ce choix-là eſt déſobligeant! & il y a peu de gens qui s'en accommodaſſent.

L'OFFICIER.

Ah! il s'en accommodera, lui!

Ce n'eſt pas là ce qui m'inquiéte, il s'en accommodera, j'en réponds.

L'AVOCAT.

(*A part*). Quel diable d'homme eſt-ce cela ! Il eſt capable de tout... Cela n'entend rien... Ecoutez, écoutez, Monſieur ; puiſque vous me demandez un conſeil, permettez que je vous en donne un.

L'OFFICIER.

Vous me ferez plaiſir : parlez.

L'AVOCAT.

Vous avez témoigné, ſans doute, que vous aviez des deſſeins ſur cette demoiſelle ?

L'OFFICIER.

Oui ; je ne m'en ſuis pas caché.

L'AVOCAT.

Vous avez fait éclater de même que

les assiduités de votre rival vous causoient du chagrin ?...

L'OFFICIER.

Du chagrin, oui, de l'humeur.

L'AVOCAT.

Eh bien ! Monsieur, attendez quelques jours. Vos propos lui reviendront, & cet homme, par honnêteté, se retirera de lui-même, & vous laissera le champ libre.

L'OFFICIER.

Croyez-vous, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Oh ! oui, je le crois...

L'OFFICIER.

M'en répondriez-vous bien ?...

L'AVOCAT.

Mais,... oui, presque...

L'OFFICIER.

A la bonne heure! Voilà tout ce que je demande... Mais prenez-y garde... Si vous me promettez cela pour lui, & puis qu'après il aille y manquer, vous voyez bien que cela ſera à recommencer, & alors...

L'AVOCAT.

Non, je crois que vous ne ſerez pas dans cet embarras-là.

L'OFFICIER.

C'eſt que vous ſentez qu'ayant été trompé dans mon attente, l'humeur redoubleroit, & alors... je ne m'en tiendrois pas aux coups de bâton... il iroit de la fenêtre, oh! décidément...

L'AVOCAT.

Non, non; ne craignez rien; cela s'arrangera à votre ſatisfaction.

L'OFFICIER.

Allons, puiſque vous prenez cela ſur vous, je veux bien vous croire. J'attendrai quelques jours... Pourtant les coups de bâton... je crois que cela auroit bien fait.

L'AVOCAT.

Eh non ! Monſieur ; vous gâteriez tout, vous dis-je.

L'OFFICIER.

Eh bien ! ſoit... Comme vous voudrez... J'ai pourtant idée qu'une petite volée... Je ne ſais pas, cet expédient-là me rioit aſſez...

L'AVOCAT.

Eh ! Monſieur, croyez-moi, la douceur arrange mieux les affaires...

L'OFFICIER.

Allons, voilà qui eſt fini ; j'en paſſerai par où vous voulez... Je lui don-

ne trois ou quatre jours pour prendre ſon parti ; mais après cela, ma foi...

L'AVOCAT.

Oui... c'eſt aſſez... Oh ! ſûrement après ce terme, vous ne le trouverez plus diſpoſé à troubler vos plaiſirs.

L'OFFICIER.

En vous remerciant de votre bon avis. Si cela réuſſit, je vous en aurai une entiere obligation.

L'AVOCAT, *le reconduiſant.*

Oh ! il y a tout à parier...

L'OFFICIER, *revenant.*

Ah ça ! vous dites donc abſolument que les coups de bâton...

L'AVOCAT.

Oui, ſont inutiles, tout-à-fait inutiles.

L'OFFICIER.

En ce cas, Monſieur, j'ai l'hon-

neur d'être votre ſerviteur de tout mon cœur...

L'AVOCAT.

Monſieur, c'eſt moi qui ſuis le vôtre.

L'OFFICIER, *tirant de l'argent.*

A propos, voici, Monſieur...

L'AVOCAT.

Qu'eſt-ce que vous faites donc, Monſieur ?

L'OFFICIER, *jettant deux écus ſur la table.*

C'eſt pour la conſultation ; c'eſt le droit d'avis.

L'AVOCAT.

Oh ! Monſieur, vous plaiſantez ; je ne me fais pas payer...

L'OFFICIER.

Pardonnez-moi, Monſieur ; chacun ſon métier dans ce monde. Nous autres,

nous ſommes payés pour agir. (*Geſte du bâton*). Et vous pour parler. Je ſuis votre valet très-humble. (*Il s'en va*).

SCENE VIII.

L'AVOCAT, *ſeul.*

La peſte ! voilà une belle conſultation que je viens de faire là ! A raiſon de l'avis que j'ai reçu pour celui que j'ai donné, je ne ſais pas trop qui de nous deux auroit dû payer l'autre. Cela n'eſt pas à négliger toujours. Ah ! Mlle. Saint-Ange !... Dans le fond la perte n'eſt pas grande. Elle eſt un peu coquette, la demoiſelle ! Je m'étois enfourné-là, moi... Cela me fait ouvrir les yeux. Oui, tôt ou tard j'aurois été ſa dupe. Je ſuis bien aiſe d'être prévenu à tems... Je vais me retourner d'un autre côté... Mais quoi !... j'y étois prié à ſouper ! Que dira-t-on ſi l'on ne m'y voit pas ?... Ah ! parbleu, oui, ſon ſouper ! j'en manquerai bien !

J'irai chez Mme. Douci ; elle eſt très-aimable, elle eſt encore jeune, elle eſt veuve & maîtreſſe de ſa perſonne ; elle eſt riche ! ... Bon ! bon ! je ne peux que gagner au change. Voilà qui eſt décidé, je me donne à elle ſans reſtriction.

SCENE IX.

Le TAILLEUR, L'AVOCAT.

LE TAILLEUR.

Monſieur, voici votre habit.

L'AVOCAT.

Ah ! fort bien, vous ne pouviez arriver plus à propos. Eſſayons-le.

LE TAILLEUR, *le développant.*

Nous n'avons pas perdu de tems, comme vous voyez, Monſieur.

L'AVOCAT.

Ah ! vous êtes un homme divin !.. Auſſi j'aurai ſoin de vous.

Le TAILLEUR.

Monſieur, vous êtes bien honnête... La couleur n'eſt peut-être pas de votre goût, mais au magaſin...

L'AVOCAT.

Si fait, elle eſt charmante !... (*A part*). Cela ſe rencontre à merveille ; Mme. Douci avoit juſtement hier une polonoiſe de cette couleur-là... Ce ſera une façon adroite de lui faire ma cour.

Le TAILLEUR, *le boutonnant.*

Je crois qu'il vous ſerre trop des côtés, il faudra le rélargir un peu...

L'AVOCAT.

Non, non ; il fait fort bien comme cela. (*A part*). Cela marque mieux la taille. Mme. Douci ne hait pas cela,

Le TAILLEUR.

La taille me paroît trop longue ; je vais l'emporter pour la raccourcir.

L'AVOCAT.

Non, non ; au contraire, c'eſt fort bien. C'eſt à l'Angloiſe. (*A part*). Mme. Douci eſt folle de cette mode-là. Je lui vas tourner la tête...

Le TAILLEUR.

Monſieur eſt donc content ?

L'AVOCAT.

Oh ! oui, très-content ; c'eſt de l'excellent ouvrage. Tenez, voilà pour boire à ma ſanté.

Le TAILLEUR.

Monſieur eſt bien bon, je n'y manquerai pas... Si pourtant Monſieur vouloit, je le reporterois juſqu'à demain pour rabattre les coutures, & ôter les fils... cela ſeroit plus propre.

L'AVOCAT.

Non, non, c'eſt mieux comme cela... & puis le ſoir aux lumieres cela ne paroîtra pas.

Le TAILLEUR.

Enfin puiſque Monſieur eſt content, il n'y a rien à dire; on le ſervira toujours de même.

(*Il s'en va*).

L'AVOCAT.

Oui, mon enfant, oui; ne perdez pas ma meſure, je vous en commanderai un autre inceſſamment...

SCENE X.

L'AVOCAT, *seul.*

Mais je ne vois revenir André ni Dupré... Il me tarde de me préſenter chez Mme. Douci... Elle me ſaura gré de la préférence.... Lui donner à la fois l'étrenne d'une perruque & d'un habit neuf, cela me vaudra des complimens de ſa part... Ah! voilà André & les billets de bal de Mme. Douci... Parbleu! tu te fais bien attendre?

SCENE XI.

L'AVOCAT, ANDRÉ.

L'AVOCAT.

Voilà plus de deux heures que tu es parti ?

ANDRÉ.

Pardine, Monsieur, j'ai été pourtant furieusement vîte.

L'AVOCAT.

Tu as été vîte !

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, toujours couru.

L'AVOCAT.

Eh ! par où diable as-tu donc été ?

ANDRÉ.

Comme vous m'avez dit, Monsieur,

chez le loueur de carroſſes verts, où que j'ai bien trouvé la petite porte jaune au haut de l'eſcalier que j'y ai ſonné moi-même, comme quoi qu'il eſt venu un domeſtique *en veſte bleu* qui m'a répondu.

L'AVOCAT.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

ANDRÉ.

Y m'a dit que... A propos de ça, je le connois, Monſieur, ce domeſtique-là; il eſt de mon pays.

L'AVOCAT.

Eh, morbleu! laiſſe-là ton pays; parle-moi de ma lettre.

ANDRÉ.

Ah! Monſieur, votre lettre; elle étoit pour M. Duval, pas vrai?

L'AVOCAT.

Sans doute. Eh bien.

ANDRÉ.

Eh ben, Monſieur, il n'y étoit pas M. Duval.

L'AVOCAT.

Comment, Duval n'y étoit pas !... Mais, miſérable, il falloit revenir tout de ſuite.

ANDRÉ.

Ah que nenni, Monſieur; je fais mieux mes commiſſions que ça... Le domeſtique m'a dit que je le trouverois chez une dame... Madame... Madame... Tenez, voilà que je ne trouverai plus ſon nom à préſent ! Il n'y a que ça qui me brouille dans Paris, c'eſt les noms.

L'AVOCAT.

Eh ! qu'importe ſon nom ? Y as-tu été ?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur, qui demeure à la porte Saint-Antoine : toujours me v'là

donc que je m'en vas du carrefour de Buſſy à la porte Saint-Antoine, cheux ſte dame, au troiſieme ſur le devant, une porte-cochere... Non. Ah! je ne ſais pas trop ſi c'étoit une porte-cochere, ou non... c'étoit une porte toujours.

L'AVOCAT.

Eh! morbleu; abrege; la porte n'y fait rien.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur; faut bien vous dire comme on m'a expliqué. Je ſuis monté donc à ce troiſieme. Je n'ai pas eu la peine de ſonner-là; car la porte étoit toute grande ouverte. Vlà que je ne ſavois pas à qui demander rien; y n'y avoit perſonne dans ſte chambre.

L'AVOCAT.

Comment? perſonne!

ANDRÉ.

Non, Monſieur, qu'une vieille fem-

me qui eſt montée un moment après ; & qui m'a voulu faire repoſer un inſtant, parce que j'étois tout en ſueur.

L'AVOCAT.

Eh, ventrebleu ! tu te repoſeras après ; acheve donc.

ANDRÉ.

Oh ! elle étoit ben honnête ſte bonne femme. Vous ne croiriez pas, Monſieur ; elle m'a voulu faire manger une ſalade avec elle.

L'AVOCAT.

Et tu as mangé, toi, à ton aiſe ?

ANDRÉ.

Non, Monſieur, j'ai refuſé ça.

L'AVOCAT.

Eſt-il poſſible ? Et M. Duval enfin, qu'en as-tu fait ?

ANDRÉ.

Monſieur, ſte vieille m'a dit qu'il

étoit ben venu dans l'après-midi, mais qu'il étoit ſorti depuis.

L'AVOCAT.

Comment, encore ſorti !

ANDRÉ.

Oui, Monſieur; mais la vieille m'a dit comme ça qu'en ſortant il avoit dit comme ça, qu'il avoit affaire au café contre la porte Saint-Honoré... Je n'ai pas laiſſé tomber ſte parole là par terre, moi; j'ai couru bien vîte à la porte Saint-Honoré.

L'AVOCAT.

Ah ! je reſpire !

ANDRÉ.

Oh ! moi, allez, quand je fais une commiſſion...

L'AVOCAT.

Eh bien ! à la porte Saint-Honoré...

ANDRÉ.

Eh ben! Monſieur, à la porte Saint-Honoré, j'ai vu un café comme la vieille m'avoit dit; mais, Monſieur, je me ſuis trouvé dans un embarras terrible.

L'AVOCAT.

Comment donc?

ANDRÉ.

Y en avoit deux, Monſieur, des cafés, à côté l'un de l'autre; imaginez un peu, moi, je ne ſavois auquel m'adreſſer : quand j'ai vu ça, putôt que de me tromper dans ma commiſſion, j'ai ben vîte, ben vîte retourné à la porte Saint-Antoine, pour demander à la vieille lequel c'étoit.

L'AVOCAT.

Ah! miſéricorde!

ANDRÉ.

La vieille m'a expliqué : mon ami,

c'eſt le premier à droite, *A la Bonne-Foi ;* on ne peut pas s'y tromper... Je ſuis donc revenu toujours galopant, & ſte fois-là je ſuis entré tout de ſuite au café de *la Bonne-Foi.* J'ai demandé M. Duval. Le premier garçon eſt venu à moi en riant. Y m'a dit : ah ! c'eſt M. Duval que vous demandez ? Oui, Monſieur. Eh ben, mon ami, qui m'a dit le garçon, ſi vous étiez venu deux minutes plutôt, vous l'auriez trouvé... Il ne peut pas être bien loin ; il s'en va par les Tuileries.

L'AVOCAT.

Le diable ſoit de la promenade ; finira-t-elle bientôt ?

ANDRÉ.

Monſieur, comme j'étois à la porte des Tuileries, il entroit chez le Suiſſe pour lire la gazette.

L'AVOCAT.

Ah ! Dieu ſoit loué ! le voilà pourtant

tant trouvé. Tu lui as donné ma lettre, enfin.

ANDRÉ.

Sûrement, Monsieur, je lui ai donnée.

L'AVOCAT.

Que t'a-t-il dit ?

ANDRÉ.

Lui, Monsieur ; rien.

L'AVOCAT.

Comment ? rien !

ANDRÉ.

Non, Monsieur, rien du tout.

L'AVOCAT.

Quel conte ! Mais cela n'est pas possible.

ANDRÉ.

Si fait, Monsieur, c'est possible. S'il m'avoit dit quelque chose, pourquoi

que je ne vous le dirois pas ? Je n'ai pas d'intérêt à ça, moi.

L'AVOCAT.

Mais il falloit dire que tu attendois une réponse.

ANDRÉ.

Je lui ai dit auſſi.

L'AVOCAT.

Et il ne t'en a pas fait ?

ANDRÉ.

Ah ! pour ça non... Il s'eſt mis dans un coin, & il a demandé une plume, de l'encre & du papier, & puis il s'eſt mis à écrire.

L'AVOCAT.

Comment ? à écrire ! Et quoi ?

ANDRÉ.

Ma foi, je n'en ſais rien.

L'AVOCAT.

Etoit-ce une lettre ?

ANDRÉ.

Oui. Je crois bien que oui, sau qu'il ne l'a pas cachetée.

L'AVOCAT.

Et qu'en a-t-il fait ?

ANDRÉ.

Il me l'a donnée, Monsieur.

L'AVOCAT.

Il te l'a donnée ! Pourquoi faire ?

ANDRÉ.

Pour vous l'apporter, Monsieur.

L'AVOCAT.

Pour me l'apporter ! Et où est-elle donc ?

ANDRÉ, *la tirant de sa poche avec sang froid.*

La voilà, Monsieur.

L'AVOCAT, *la lui arrache avec colere.*

Comment ? la voilà ! Que la peſte te creve... Tenez, cet imbécille qui me tient-là deux heures à me faire perdre patience.

ANDRÉ.

Et ben dame, Monſieur, tout le monde ne peut pas être ſi vif que vous, auſſi... Monſieur a-t-il d'autres commiſſions à faire pendant que je ſuis en train ?

L'AVOCAT.

Non, non, ce n'eſt pas la peine...

ANDRÉ.

Comme vous voudrez, Monſieur; je vas me repoſer.

L'AVOCAT.

Ecoute, va-t-en vîte manger un morceau, & tu mettras ton habit, pour venir avec moi me ſervir à table; en-

tends-tu ? Nous partirons ſi-tôt que Dupré arrivera.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur ; je m'en vais me tenir tout prêt.

(*Il ſort*).

SCENE XII.

L'AVOCAT, *ſeul.*

(*Il lit la Lettre*).

» Je ne t'envoie pas les billets que » tu me demandes pour le bal de Mme. » Douci, & je te conſeille même de » ne te pas préſenter chez elle, qu'elle » ne ſoit un peu revenue ſur ton » compte. Quelqu'un, ſans doute, t'a » deſſervi dans ſon eſprit, car elle m'a » parlé de toi avec humeur & dédain «. (*Il jette la lettre ſur la table*).

Avec humeur & dédain ! Ah ! ven-

trebleu, voilà qui eſt un peu fort! Avec humeur & dédain! Un homme deſiré par-tout, couru de toutes les ſociétés, qui vous donne la préférence ſur toutes!.. Eh! Mme. Douci, vous n'y penſez pas... Avec dédain!... Et mon habit neuf... Oh! l'on vous apprendra ce que l'on vaut... Et ma perruque de préſident... Ah! je me vengerai de vous, ou je ne pourrai. Du dédain!... Ah! c'eſt vous qui m'en inſpirez à préſent. Voyons, voyons, un bon mémoire contre cette imprudente-là... Ah! vous m'oſez braver, vous me défiez... Voyons un peu de quel côté ſeront les rieurs. (*Il prend une plume & du papier*). Mais un mémoire c'eſt trop conſéquent, & le ſujet n'en vaut pas la peine. Un bon couplet de chanſon, c'eſt plus piquant, & cela court mieux. Cherchons un air. (*Il en eſſaie pluſieurs; bref, il s'en tient à celui de*), il n'eſt qu'un pas du mal au bien).

(*Il écrit en chantant*).

Chez Douci, tout plaît, tout engage;
On dit qu'elle ſait tout charmer.

Juſques-là, elle ne peut pas ſe plaindre... mais c'eſt la chûte.

Qu'on ne peût la voir ſans l'aimer.
Qu'il eſt doux de lui rendre hommage!

On ne s'attend pas à l'épigramme.

Que l'adorer eſt le vrai bien;
Je n'en crois rien;
Je n'en crois rien.

A merveille! Ah! délicieux! (*Il ſe leve, & ſe promene en répétant*):

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Allons, il faut en faire un ſecond, & lui envoyer cela au milieu de ſon bal.

(*Il ſe remet à écrire*).

Que de ſes yeux le doux langage,
En faiſant former mille vœux.

SCENE XIII.

L'AVOCAT, Mme. POURSUIT, ANDRÉ.

ANDRÉ *annonce.*

Monsieur, Mme. Poursuit vous demande...

L'AVOCAT.

Je n'ai pas le tems, je suis en affaire.

Mme. POURSUIT.

Oh! affaire! il n'y a pas d'affaire qui tienne devant la mienne, Monsieur, il faut que vous ayez la bonté de m'écouter.

L'AVOCAT *chante entre ses dents, sans entendre la vieille.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Qu'eſt-ce que vous dites, Monſieur?

L'AVOCAT.

Je dis, Madame, que votre mémoire eſt fait, qu'il eſt chez l'Imprimeur, & qu'il faut que vous attendiez qu'il ſoit diſtribué pour demander une audience. (*Il ſe remet à chanter bas*).

Mme. POURSUIT, *s'aſſeyant.*

Monſieur, ce n'eſt pas cette affaire-là qui m'amene; c'eſt un nouvel incident qui m'arrive. On attaque mes mœurs, ma réputation, & j'eſpere que vous voudrez bien me défendre encore dans cette occaſion-ci.

L'AVOCAT, *chantant*:

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Comment? vous n'en croyez rien.

Quoi ! Monſieur, vous refuſeriez de prendre la défenſe d'une femme malheureuſe ! Ah ! cela ſeroit barbare.

L'AVOCAT.

Je vous demande pardon, Madame, je ne vous dis pas cela. C'eſt une autre affaire que j'ai dans la tête, & pour laquelle je compoſe un mémoire actuellement.

Mme. POURSUIT.

Mais mon affaire à moi, Monſieur, eſt la plus ancienne.

L'AVOCAT.

Vous avez raiſon, Madame ; eh bien, parlez, je vous écoute.

Mme. POURSUIT.

Monſieur, vous connoiſſez tous mes procédés vis-à-vis de mon mari, & tout le monde ſait que je ſuis une honnête femme ;

L'AVOCAT *chante*:

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Comment? Monsieur, en douteriez-vous?

L'AVOCAT.

Non, non, Madame; continuez.

Mme. POURSUIT.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari, j'ai eu dix enfans, dont il m'en reste quatre, & tous les quatre sont bien de lui assurément! Cependant...

L'AVOCAT *chante*:

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Monsieur, vous m'insultez.

L'AVOCAT.

Moi ! Comment donc ?

Mme. POURSUIT.

Quoi ! Monsieur, à tout ce que je vous dis, vous répondez toujours, je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Eh non, Madame ; encore une fois, ce n'est pas à vous. Ce sont des notes que je fais à un mémoire.

Mme. POURSUIT.

Des notes, des notes ; faites-en plutôt sur ce que je vous dis.

L'AVOCAT.

Ne vous inquiétez pas ; continuez, je vous prie.

Mme. POINTU.

Eh bien, Monsieur, mon mari est mort, & mes coquins d'enfans m'ac-

euſſent aujourd'hui de l'avoir laiſſé mourir faute de ſecours.

L'AVOCAT *chante :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Ah ! vraiment, Monſieur, vous avez bien raiſon de n'en rien croire ! Le pauvre cher homme ! Tout le monde ſait que je l'aimois ſi tendrement !
(*Elle pleure*).

L'AVOCAT *chante :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Cela eſt pourtant bien vrai, Monſieur.

L'AVOCAT *chante :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT.

Mais, Monsieur, vous moquez-vous de moi ? L'on n'a jamais traité une honnête femme comme vous faites.

L'AVOCAT *chante* :

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT, *se levant en colere.*

Vous m'insultez, Monsieur ; vous m'outragez ! Je m'en plaindrai.

L'AVOCAT.

Plaignez-vous, oui : ce sera fort bien fait.

Mme. POURSUIT.

C'est indigne à vous ! Une pauvre veuve... Oui, Monsieur, vous me rendrez tous mes papiers ; vous ne plaidrez plus pour moi.

L'AVOCAT.

Tout comme il vous plaira, Madame.

Mme. POURSUIT.

Oh ! sans doute il n'y a pas à dire cela, je n'en crois rien. Allons, rendez-moi sur le champ toutes les pieces de mes procès.

L'AVOCAT.

Ah ! pour le moment, Madame, tout cela est en désordre; mais je les chercherai, & je vous les renverrai.

Mme. POURSUIT.

En désordre ! Qu'est-ce à dire, Monsieur... Quand je vous ai remis mes pieces, elles étoient en bon état... je les veux de même.

L'AVOCAT, *chantant:*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUIT, *indignée.*

Ah ! c'est affreux ! Je suis outrée

de colere ! j'étouffe. Vous êtes un monſtre, Monſieur ; je m'en vais me plaindre contre vous, & faire dreſſer une requête, pour vous faire interdire ; & ſi l'on ne me rend pas juſtice, j'irai moi-même à l'audience, & je vous arracherai les yeux, je mordrai les avocats, j'égratignerai les juges, j'étranglerai le premier préſident, & je mettrai le feu à toute la grand'chambre.

(*Elle s'en va*).

L'AVOCAT *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

SCENE XIV.

L'AVOCAT, *ſeul.*

Peſte ſoit de la vieille folle ! J'ai penſé ne pouvoir pas trouver mon dernier vers. Heureuſement j'en ſuis quitte, & ma chanſon eſt achevée. Je vais la montrer à Dupré, & nous la por-

terons chez la baronne de Wouiſtival : pour ce ſoir elle ſera mon pis-aller Ah ! juſtement voici Dupré.

SCENE XV.

DUPRÉ, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Parbleu ! tu reviens bien tard. Voilà onze heures ; je ne t'attendois plus.

DUPRÉ.

Ma foi, mon ami, j'ai ſoutenu un rude aſſaut par rapport à toi... Lorſque j'ai annoncé ta déſertion, tout le monde s'eſt déchaîné ; j'ai eu mille peines à me retirer de leurs mains. Ah ! ne t'y préſente pas davantage, tu y ſerois mal reçu.

L'AVOCAT.

Voici de quoi faire ma paix. Écoute cela.

DUPRÉ.

Mais ce bal où tu devois me mener; partons-nous ?

L'AVOCAT.

Non ; j'ai changé d'avis.

DUPRÉ.

Encore changé ! Tu es diablement inconſtant !

L'AVOCAT.

Ce n'eſt pas inconſtance, c'eſt raiſon... C'étoit chez Mme. Douci que je voulois te mener ; j'ai réfléchi qu'elle étoit ennemie de Mme. de Wouiſtival, & que ce ſeroit riſquer de te brouiller avec elle.

DUPRÉ.

Oui, cela eſt vrai.

L'AVOCAT.

Mais voici une occaſion de faire ta cour à la baronne, & de me raccommoder moi-même. Je viens de faire

deux couplets sur Mme. Douci ; nous allons les porter à la baronne.

DUPRÉ.

Eh ! pourquoi fais-tu des couplets sur Mme. Douci ? Tu étois si prévenu en sa faveur !

L'AVOCAT.

Oh ! c'est une petite méchanceté sans conséquence... d'ailleurs, elle est dédaigneuse... elle prend quelquefois un certain ton avec les gens ; il est bon de la corriger un peu. Écoute.

(*Il chante*).

Chez Douci, tout plaît, tout engage ;
On dit qu'elle sait tout charmer.

DUPRÉ.

Appelles-tu cela de la méchanteté ?

L'AVOCAT.

Écoute, écoute. (*Il chante*).

Qu'on ne peut la voir sans l'aimer ;
Qu'il est doux de lui rendre hommage :

DUPRÉ.

Si c'eſt comme ça que tu la corriges?...

L'AVOCAT.

Attends, attends... (*Il chante*).

Que l'adorer eſt le vrai bien.

DUPRÉ.

Mais, crois-tu faire ta cour à la baronne en lui chantant cela?

L'AVOCAT.

Sans doute; Ecoute donc la finale... On dit, tu vois bien. (*Il chante*).

Que l'adorer eſt le vrai bien.

Mais moi. (*Il chante*).

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DUPRÉ.

Ah! fort bien! Je comprends maintenant.

L'AVOCAT.

Y es-tu ?

DUPRÉ.

Oui, oui. Diable ! cela me paroît bien méchant.

L'AVOCAT.

Ah ! délicieux ! Ecoute l'autre couplet.

DUPRÉ.

Mais, pourquoi diable as-tu fait cela contre elle ?

L'AVOCAT.

Bon, bon ; c'eſt une petite faillie. Ecoute. C'eſt toujours ; on dit, vois-tu ? (*Il chante*).

Qu'elle eſt modeſte, douce & ſage,
Et qu'elle inſpire la gaité ;
Et que de la félicité
Tout en elle montre l'image ;
Mais qu'elle craint un doux lien :
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DURRÉ, *pendant que l'Avocat chante, a trouvé sur la table la lettre de Duval ouverte, & la lit; il dit ensuite:*

Ah! je ne m'étonne pas! Voilà le motif! mon homme est congédié!...

L'AVOCAT, *après la chanson.*

Hem! qu'en dis-tu?

DURRÉ.

Ah! c'est trop plaisant!

L'AVOCAT.

La baronne sera enchantée de cela; est-il vrai?

DURRÉ.

Mais non, je ne crois pas. Elle est bonne femme, la baronne: elle aime le jeu, la table; mais elle n'aime pas à faire de la peine à personne.

L'AVOCAT.

Comment? nous ne lui porterons pas cela?

DUPRÉ.

Non, cela ne prendroit pas avec elle. Crois-moi, déchire tes couplets; tôt ou tard on s'en ſauroit l'auteur, & cela tourneroit à mal.., Va plutôt ſouper chez Mme. Douci... On t'attend là, n'eſt-il pas vrai?

L'AVOCAT.

Aſſurément. Je ne lui manquois que par rapport à toi & à la baronne.

DUPRÉ *chante:*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Hem! qu'eſt-ce que tu dis?

DUPRÉ.

Je penſe à ta chanſon. Le refrein m'en paroit plaiſant.

L'AVOCAT.

Mme. Douci ſeroit très-flattée de m'avoir. Elle ſait que j'ai le choix de vingt maiſons où je ſuis deſiré.

DUPRÉ *chante :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Mais, tu me perſiffles, je crois; tu fais le mauvais plaiſant?

DUPRÉ.

Moi ! non, du tout. Eh bien ! à quoi te déterminer-tu, voyons ?

L'AVOCAT.

Eh bien ! mene-moi chez ta baronne, nous nous raccommoderons en ſoupant.

DUPRÉ *chante :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Ah ça ! finiras-tu ta chanſon, à préſent ! Que diable eſt-ce que cela veut dire ?

DUPRÉ.

Écoute, mon cher ami, je n'ai rien de caché pour toi, il faut que je te mette au fait.

L'AVOCAT.

Qu'y auroit-il de nouveau ?

DUPRÉ.

Comme on eſt convaincu que tu as le choix de vingt ſoupers, tous meilleurs les uns que les autres, on n'a pas été étonné lorſque j'ai dit que tu n'irois pas chez la baronne ; mais tout le monde en a été extrêmement chagrin, & pour calmer un peu le déſeſpoir où les a jettés la nouvelle de ta déſertion, on s'eſt mis à table une heure plutôt qu'à l'ordinaire ; on a mangé comme des perdus ; on m'a même forcé d'en faire autant, & l'on ne

m'a laiſſé aller qu'après m'avoir mis en état de ne pouvoir plus revenir ſouper avec toi.

L'AVOCAT.

Comment ! tu as donc ſoupé auſſi ?

DUPRÉ.

Moi, mon ami ! comme un crevé ! Mais ce n'eſt pas ma faute ; mets-toi à ma place. On m'a violenté. La bonne chere, la compagnie... l'occaſion !... le vin de Champagne !... Comme je l'ai regretté ! ... Ah ! je te dis, tu en aurois fait tout autant.

L'AVOCAT.

Le diable t'emporte !... & moi qui ai la complaiſance de t'attendre !

DUPRÉ.

Va ! va ! conſole-toi, mon cher ! tu n'es pas à plaindre avec les connoiſſances que tu as, tu ne ſaurois manquer de ſouper. Adieu, puiſque le bal

que tu m'avois promis n'a pas lieu ; je vais retrouver ma baronne, & finir la fête avec honneur... Une autre fois pourtant, ne fois pas ſi leſte à faire déprier les gens, ou, crois-moi, munis-toi de meilleurs paſſeports que celui-ci. (*Il lui montre la lettre de Duval, & s'en va en chantant ſur le même refrein*) : Tu feras bien, tu feras bien.

SCENE XVI.

L'AVOCAT, *ſeul.*

Que diable veut-il dire ?... Ah ! morbleu ! voilà l'hiſtoire. Le drôle a lu la lettre de Duval & mon congé de chez Mme. Douci.... Ah ! parbleu, je ne m'en inquiéte gueres. Le plus court eſt d'en rire.

SCENE XVII, & *derniere.*

L'AVOCAT, ANDRÉ *habillé & un flambeau allumé.*

L'AVOCAT.

Eh bien ! que veux-tu comme cela ?

ANDRÉ.

Monſieur, je me ſuis habillé comme vous m'avez dit, & me voilà prêt pour vous aller ſervir à table.

L'AVOCAT.

Ah ! c'eſt bien... Éteins ton flambeau, va, & ôte ton habit, je ne ſortirai pas.

ANDRÉ.

Eſt-ce que Monſieur ne ſoupera pas aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Si fait, parbleu, je ſouperai ! Je n'ai

jamais eu tant d'appétit. Va-t-en chez un traiteur me chercher à manger.

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur, n'y pense pas. Il est plus de minuit. Les traiteurs sont fermés.

L'AVOCAT.

Eh bien ! c'est égal. N'y a-t-il pas ici quelque chose ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur ; rien du tout.

L'AVOCAT.

Comment ? rien !... Et ce poulet qui restoit d'hier au soir ?

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur, de ces chaleurs-ci tout se gâte... & puis vous m'avez dit que vous ne souperiez pas ici.

L'AVOCAT.

Eh bien ! après ?

ANDRÉ.

Eh ben ! Monſieur, crainte d'accident j'ai mangé le poulet.

L'AVOCAT.

Tu as mangé le poulet, miſérable !.. Et que ne mangeois-tu le reſte du bouilli ?

ANDRÉ.

Monſieur, j'en ai fait de la pâtée pour votre caniche.

L'AVOCAT.

Fort bien. Va donc me chercher ce fromage qu'on m'a apporté ce matin, j'en mangerai un morceau.

ANDRÉ.

Le fromage ! Ah ! Monſieur, c'eſt comme un ſort ! En revenant de por-

ter votre lettre, j'ai rencontré le chat qui le mangeoit.

L'AVOCAT.

Le diable vous emporte tous ! L'imbécille mange mon poulet, le chien mange le bouilli, le chat avale mon fromage ! Tout le monde a le ventre plein dans ma maiſon ! Et moi, je vais me coucher ſans ſouper !

ANDRÉ.

Dame, mon pauvre maître ! c'eſt un malheur ! Mais n'y a pas de ma faute !... Si j'avois pu prévoir ça, moi... mais je comptois...

L'AVOCAT.

Ah ! tu comptois ! tu comptois !... Je comptois bien auſſi, moi... Mais je vois que le proverbe a raiſon : *Quand on compte ſans ſon hôte il faut compter deux fois.*

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Compter sur vingt soupers & ne pas en trouver un, c'est un petit malheur dont je me consolerai facilement, pourvu qu'en comptant sur votre indulgence, je ne sois pas encore trompé dans mon calcul.

FIN.

LA TRICHERIE
RETOURNE A SON MAÎTRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Le BARON DE VARSANGE.
La BARONNE.
Le PRÉSIDENT.
RUINEAU, *Procureur.*
Des BAUDIERES, *Avocat, Fils de Ruineau.*

La Scene eſt en Province, dans une ville de Parlement chez le Baron.

LA TRICHERIE
RETOURNE A SON MAITRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Chambre baſſe de la Maiſon du Baron.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, RUINEAU.

Le Baron eſt occupé à écrire, Ruineau entre tenant un ſac de Procès.

RUINEAU.

Mr. le Baron, je ſuis votre humble ſerviteur.

LE BARON.

Ah! bonjour M. Ruineau ; eh bien ; quelles nouvelles ?

RUINEAU.

J'en ai une désagréable à vous apprendre.

LE BARON.

Eh quoi ?

RUINEAU.

Je ne puis continuer de me charger de votre affaire.

LE BARON.

Comment donc ?

RUINEAU.

Non, Monsieur, j'en suis au désespoir. (*Mettant le sac sur la table*). Voilà vos papiers que je vous remets ; vous allez me payer ce qui m'est dû.

LE BARON, *vivement.*

Mais je ne vous comprends pas, M. Ruineau.

RUINEAU, *froidement.*

Monsieur, je suis fâché de ce contre-tems, mais je ne puis pas faire autrement.

Le BARON.

Ah ! bon Dieu ! voici de belles affaires. A la veille d'être jugé ! Mais quelles raisons avez-vous ?

RUINEAU, *d'un air froid & mécontent.*

J'en ai mille, Monsieur, premièrement, plus votre affaire s'avance, plus je m'apperçois de certaines choses, là... qui...

Le BARON.

Est-ce que je n'ai pas bon droit ?

RUINEAU.

Je ne dis pas cela. Mais vous avez pour adversaire un homme... que... pour bien des raisons... je dois ménager... Enfin je ne puis décemment occuper contre lui.

LE BARON.

C'eſt un badinage, Monſieur, vous connoiſſiez ma partie dès le commencement de mon affaire; vous ne m'avez jamais parlé de ces conſidérations-là.

RUINEAU.

Il eſt vrai, M. le Baron; mon attachement pour vos intérêts m'a fait paſſer ſur bien des choſes; mais tout conſidéré, j'ai vu qu'il ne me convenoit point, qu'il étoit même dangereux... Et tenez une autre raiſon à laquelle je ne pensois pas; je ſuis vieux, incapable d'application, votre affaire eſt délicate; &, ma foi, je crois que vous ne pouvez mieux faire que de voir là-deſſus un de mes jeunes confreres.

LE BARON, *impatienté.*

Eh! Monſieur, ce ſont de purs prétextes. Quoi vous m'abandonnez ſérieuſement.

RUINEAU.

Oui, Monſieur, très ſérieuſement.

LE BARON.

Ah! mon Dieu, je ſuis un homme ruiné.

RUINEAU.

Vous avez tort, Monſieur, prenez vos pieces. Payez-moi mes frais qui montent à ſix mille ſept cent dix-huit livres quatre ſols neuf deniers, ainſi que vous le verrez par le mémoire que j'ai joint. Vous trouverez facilement quelqu'un qui achevera ce que j'ai commencé.

LE BARON, *d'un air ſuppliant.*

Mon cher M. Ruineau, je n'ai de confiance qu'en vous. Je ſuis perdu ſi vous m'abandonnez.

RUINEAU, *froid & d'un air avantageux.*

Point du tout, M. le Baron. Vous trouverez par-tout le même zele, la même diligence; car je puis me flatter de n'avoir rien à me reprocher là-deſſus.

LE BARON, *toujours plus suppliant.*

Eh non ! Monsieur, eh non ! Au contraire, ma désolation vous prouve combien je compte sur votre zele. Vous voyez en moi un pere de famille, un malheureux gentilhomme dont vous tenez entre vos mains la fortune & la vie. Laissez-vous toucher de mon état : je vois que l'on m'a noirci dans votre esprit ; mon adversaire, qui n'oublie rien pour me perdre, a craint les effets de votre attachement pour moi, & a voulu les prévenir en me desservant auprès de vous. Ah ! ciel, que je suis malheureux !

RUIMEAU.

Eh ! M. le Baron, que faites-vous ? Allons donc, vous n'y pensez pas. Laissez ; il ne s'agit que de prendre certains arrangemens . . . Attendez, je ne veux pas qu'on nous interrompe. (*Il va fermer soigneusement la porte*).

LE BARON (*à part*).

Que va-t-il me dire ! Je suis à sa

diſcrétion. (*Haut*). Monſieur, faites de moi ce que vous voudrez.

RUINEAU, *d'un ton plus familier qu'il continue ainſi juſqu'à la fin de la Scene.*

Ah ça ! puiſque vous voulez que je vous explique naturellement le ſujet de notre petite brouillerie, je m'en vais vous le dire ; car au fonds je vous ſuis attaché plus qu'on ne ſauroit croire (*riant*), & ſi vous le vouliez même, vos intérêts ſeroient bientôt les miens.

LE BARON.

Et comment cela ?

RUINEAU.

C'eſt ce que je vous dirai quand je vous aurai parlé du ſujet de mon mécontentement. Vous êtes droit, bon, franc vous, M. le Baron ; mais il n'eſt pas de même de Mme. la Baronne.

Le BARON.

Auriez-vous ſujet de vous plaindre d'elle, Monſieur ?

RUINEAU.

Non pas moi directement, M le Baron; cependant c'eſt comme ſi c'étoit moi dans un certain ſens; car c'eſt ma femme.

Le BARON.

Vous me ſurprenez.

RUINEAU.

Comment ? Monſieur; rien n'égale l'air haut & dédaigneux avec lequel elle l'a reçue; elle l'a traitée avec un mépris...

Le BARON.

Je vais de ſurpriſes en ſurpriſes, M. Ruineau. Je connois ma femme; elle a un peu l'orgueil de ſon rang; mais elle a toujours eu pour Mme. Ruineau l'eſtime..., la diſtinction qu'elle mérite.

RUINEAU.

Oh ! Monſieur, vous nous faites trop d'honneur. (*Souriant d'un air aiſé*). Il eſt vrai qu'elle lui fit certaines propoſitions qui ne doivent être agitées qu'entre nous, mais ce n'eſt pas ma faute ; je le lui avois défendu, & ces femmes ſont ſi indiſcretes.

Le BARON.

Eh ! quelles ſont ces propoſitions ?

RUINEAU.

Je vais vous le dire. Vous connoiſſez mon fils, Ruineau des Baudieres.

Le BARON.

Parfaitement.

RUINEAU.

Qu'en penſez-vous ?

Le BARON.

Je le trouve fort bien.

RUINEAU.

Il n'eſt pas mal bâti ce grand garçon-là, n'eſt-ce pas ?

LE BARON.

Mais, non.

RUINEAU.

Et de ſon eſprit, qu'en dites-vous ?

LE BARON.

Je lui ai peu parlé ; cependant pour le peu de tems que j'ai converſé avec lui, je n'en ai point été mécontent.

RUINEAU.

Comment, ſavez-vous que cela fait un ſujet ?

LE BARON.

Je le crois bien.

RUINEAU.

Cela ne vous a pas de ces bleuettes d'eſprit qui ne plaiſent qu'aux ſots,

de ces talens superficiels qui n'amusent que les gens désœuvrés ; il est tout solide ce garçon-là ; je l'ai formé à ma main.

LE BARON.

Je m'en rapporte bien à vous.

RUINEAU.

Il entend les affaires aussi bien que moi ; & tenez, c'est lui qui jusqu'à présent a suivi la vôtre.

LE BARON.

C'est un homme essentiel.

RUINEAU.

Peste ; je vous en réponds. Je n'ai rien négligé pour l'éducation de cet enfant-là, M. le Baron ; je l'ai fait recevoir avocat à Bourges.

LE BARON.

C'est bien fait. Il va exercer sans doute.

RUINEAU.

Fi donc; vous vous moquez; j'ai bien d'autres vues ſur lui. J'ai jetté les yeux ſur une certaine charge d'auditeur... J'ai cinquante mille écus pour venir à bout de ce projet-là, M. le Baron.

Le BARON.

Vous agiſſez en bon pere.

RUINEAU.

Ce n'eſt pas le tout; je ſonge à le bien établir.

Le BARON.

Oh! ſans doute.

RUINEAU.

Un auditeur riche de cinquante mille écus, ne ſera pas un parti à rejetter.

Le BARON.

Non ſûrement.

RUINEAU.

Ne l'aura pas qui voudroit bien l'avoir.

Le BARON.

Je le crois bien.

RUINEAU.

Je veux qu'il ait une femme qui lui donne auſſi du bien.

Le BARON.

Vous avez raiſon.

RUINEAU.

Je veux en outre qu'elle ſoit d'une naiſſance, là... capable de lui donner du luſtre.

Le BARON.

C'eſt bien penſé.

RUINEAU.

Non pas qu'un fils de procureur ait beſoin plus qu'un autre d'un certain luſtre; & tenez, pour ce qui eſt de familles bourgeoiſes, il eſt fait lui-même

pour en donner à d'autres ; mais je veux dire que je ne veux point d'une bourgeoise pour ma bru.

Le BARON *ici devient pensif.*

Diantre !

RUINEAU.

Qu'en pensez-vous ?

Le BARON, *négligemment.*

Mais je dis que vous pensez en bon pere de famille qui ne cherche que l'avancement de ses enfans.

RUINEAU, *l'examinant attentivement.*

Mais, encore : croyez-vous que ces vues-là soient trop élevées... Ne pensez-vous pas que la fortune & le mérite du jeune homme le mettent au pair de la personne que je lui destine.

Le BARON.

Je n'en disconviens pas.

RUINEAU,

RUINEAU, *lui frappant familiérement sur la main.*

Parbleu, vous me raviſſez. Je ſuis charmé que vous approuviez mes projets.

Le BARON, *inquiet.*

Pourquoi cela ?

RUINEAU.

C'eſt qu'à ce moyen leur réuſſite eſt sûre.

Le BARON.

Je ne comprends pas.

RUINEAU.

Je vais vous l'expliquer en deux mots ; j'ai jetté les yeux ſur Mademoiſelle votre fille pour mon fils.

Le BARON, *avec la derniere ſurpriſe.*

Sur...

RUINEAU, *d'un ton haut & ſec.*

Sur Mademoiſelle votre fille, eſt-ce que vous ne m'entendez pas ?

Le BARON.

Si, parfaitement ; ſur ma fille Angélique ?

RUINEAU.

Belle demande ; vous n'avez que celle-là.

Le BARON.

Vous avez raiſon ; je vous demande pardon.

RUINEAU.

Vous comprenez bien préſentement. Eh bien ! j'en fais la demande, & je me flatte que vous ne me refuſerez pas.

Le BARON.

Vous me demandez ma fille pour votre fils ?

RUINEAU.

Juſtement, & après ce que vous

venez de me dire, je ne crois pas que vous balanciez . . .

LE BARON.

En mariage ?

RUINEAU, *riant.*

Sans doute. Mais, qu'avez-vous donc ? Eſt-ce que la tête vous tourne ? Vous n'êtes pas à ce que vous me dites ?

LE BARON.

Oh ! que pardonnez-moi.

RUINEAU.

Vous avez peut-être quelque répugnance ?

LE BARON.

Je ne dis pas cela.

RUINEAU.

Pour peu que cela vous contrarie...

LE BARON.

Eh non ! Monſieur. Ce n'eſt que votre propre intérêt que j'ai en vue. Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez une bru riche?

RUINEAU.

Oui.

LE BARON.

Eh bien ! la mienne n'a qu'un fonds d'eſpérance très-incertain.

RUINEAU.

Laiſſez-moi faire, M. le Baron, laiſſez-moi faire. Je me charge après le procès de regler moi-même ſa dot; elle ne ſera pas moindre que celle de mon fils, & outre cela je veux que vous ayiez une penſion fort honnête, vous & Mme. la Baronne.

LE BARON.

Mais, ſi je perds mon procès.

RUINEAU.

N'ayez point d'inquiétudes.

Le BARON.

Mais, encore.

RUINEAU.

Quel homme ! Eh bien, dans ce cas-là, mon fils la prend ſans dot; êtes-vous content ?

Le BARON.

Mon cher M. Ruineau, je ſuis, en vérité, confus de toutes vos bontés.

RUINEAU.

Oh ! je ſuis comme cela, moi.

Le BARON.

Tenez, s'il ne s'agiſſoit que de moi, je vous eſtime, vous le ſavez. J'ai pour votre fils une véritable affection; je conçois combien ſa fortune & ſon

mérite doivent faire oublier quelques prérogatives de naiſſance, mais...

RUINEAU.

Eh bien! mais.

Le BARON.

Je crains que ma femme qui, comme vous le ſavez, eſt ſinguliérement entêtée de ſa nobleſſe, qui compte parmi ſes parens & ſes alliés des perſonnes de la premiere diſtinction, & qui, entre nous, n'a pas voulu m'épouſer que je ne lui aie prouvé ſeize quartiers... je crains bien que pour toutes choſes elle ne veuille pas conſentir.

RUINEAU.

Eſt-ce là votre dernier mot?

Le BARON.

Ce n'eſt pas moi, comme vous le voyez, mais....

RUINEAU.

J'entends. Voilà vos papiers; payez-moi.

LE BARON.

Mais...

RUINEAU.

Mais, mais, vous m'avez dit votre dernier mot, & voilà le mien.

LE BARON.

Eh quoi ?

RUINEAU.

Point de contrainte avec moi. Vous ne voulez pas donner votre fille à mon fils, n'en parlons plus ; mais je ne veux plus plaider pour vous. Mes volontés ſont libres auſſi-bien que les vôtres.

LE BARON.

Vous ne conſidérez pas que ce n'eſt pas moi.

RUINEAU.

Vaine défaite, M. le Baron. Je vous avertis qu'il me faut de l'argent, car j'ai tout avancé dans votre affaire.

LE BARON.

Mais vous ſavez bien vous-même que je ne puis vous en donner actuellement.

RUINEAU.

J'en ſuis fâché ; mais je marie mon fils ; j'en ai beſoin. (*Feignant de s'en aller*). Allons, finiſſons.

LE BARON.

M. Ruineau, je me rends.

RUINEAU.

Ma foi, je ſuis ravi de vous voir prendre le bon parti. (*Tirant un papier*). Voici un petit papier que vous ne refuſerez pas de me ſigner.

LE BARON.

Eh mais ?...

RUINEAU.

Eh bien ! que dites-vous ?

LE BARON, *après avoir lu.*

Un dédit ! Eh mais ! la ſomme eſt conſidérable, M. Rtineau.

RUINEAU.

Qu'importe ; ne comptez-vous pas me tenir parole ?

LE BARON.

Si vous me donniez quelque tems de réflexion.

RUINEAU.

Cela ne ſe peut pas, M. le Baron. Point de contrainte ; voulez-vous ou ne voulez-vous pas, mais il me faut mes sûretés.

LE BARON.

Allons donc. (*Il ſigne*).

RUINEAU, *prenant le dédit.*

Bon ! je prends vos intérêts à cœur, comme vous le ſavez ; il eſt bien juſte,

LE BARON.

C'eſt aſſez, M. Ruineau. Vous allez donc vous occuper uniquement de mon affaire.

RUINEAU, *ſe levant.*

Allez, repoſez-vous ſur moi.

LE BARON.

Mais qu'augurez-vous de la réuſſite ?

RUINEAU.

Allez, ſoyez tranquille ; c'eſt une affaire gagnée, ou autant vaut. Je vous quitte & reviens dans un inſtant. J'eſpere qu'avant la fin du jour nous ſerons contens tous les deux. (*Il ſort*).

SCENE II.

Le BARON, *ſeul.*

Je fais aujourd'hui de belles affaires. Que je ſuis malheureux ! Il faut que je ſacrifie mon état, mon rang, ma nobleſſe à la fortune... Que dira-t-on de moi lorſqu'on apprendra cette belle alliance ?

SCENE III.

Le BARON, La BARONNE, Le PRÉSIDENT.

Le Baron eſt aſſis plongé dans la rêverie la plus profonde ; la Baronne entre avec le Préſident qui lui donne la main. Le Baron ne les voit point entrer.

La Baronne parle à ſon mari d'un ton aigre & dédaigneux, & en prend un doucereux lorſqu'elle adreſſe la parole au Préſident.

La BARONNE.

Que vous êtes aimable, Préſident ! De ma vie je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous.

Le PRÉSIDENT.

Vous vous moquez, Madame.

La BARONNE.

Ah ! vous voici, M. le Baron ; je vous cherchois.

Le BARON, *bruſquement & d'un air diſtrait.*

Oui, me voilà.

La BARONNE.

Pour cela, Monſieur, vous êtes bien peu honnête ; il me ſemble que vous pourriez vous lever.

Le BARON, *toujours diſtrait ſans voir le Préſident.*

Madame.

La BARONNE.

Et M. le Préſident qui eſt devant vous depuis une heure, vous ne le regardez ſeulement pas.

Le BARON, *appercevant le Préſident ; ſe leve.*

Ah ! M. le Préſident, je vous demande pardon.

La BARONNE.

En vérité, M. le Baron ; ces distractions-là ne se pardonnent point ; mais peut-être que les agréables nouvelles que j'ai à vous apprendre vous tireront de votre rêverie.

Le BARON, *qui a repris sa première attitude.*

Madame, je prends peu d'intérêt aux nouvelles.

La BARONNE.

Oh ! celles-ci vous intéresseront sûrement. Votre procès est gagné.

Le BARON, *vivement.*

Comment ? que dites-vous, mon procès ?

La BARONNE.

Il est gagné, vous dis-je ; nous avons eu un succès complet.

Le BARON, *bruſquement.*

Mon procès eſt gagné ! Cela ne ſe peut pas.

La BARONNE.

Hé mais ; il falloit me faire la galanterie de dire que j'en impoſe ; je vous aurois reconnu là, M. le Baron.

Le BARON, *impatiemment.*

Eh ! morbleu, trêve de plaiſanteries, Mme. la Baronne.

La BARONNE, *au Préſident.*

Eh, mon Dieu ! qu'il eſt charmant ! qu'en dites-vous ? (*Au Baron qui eſt toujours rêveur & diſtrait.*). Allons, réveillez-vous donc, M. le Baron, & ſaluez M. le Préſident.

Le BARON, *ſortant de ſa rêverie va au Préſident & l'embraſſe.*

Préſident ; pardonnez-moi ; vous n'ignorez pas mes inquiétudes.

Le PRÉSIDENT.

Elles doivent être finies, M. le Baron; vous voilà tranquille propriétaire de la Baronie de Varſange. Votre procès eſt gagné; je vous en fais mon ſincere compliment.

Le BARON.

Cela n'eſt pas poſſible.

La BARONNE.

Il n'en croira rien; en vérité, cela eſt réjouiſſant.

Le BARON.

Je quitte mon procureur qui m'a dit le contraire.

Le PRÉSIDENT.

Croyez-moi, mon cher Baron, j'ai vu vos juges, & ſans me flatter je n'ai pas peu contribué à votre ſuccès.

LE BARON, *s'agitant comme un homme tourmenté.*

Eſt-il poſſible ? je n'en reviens pas.

LA BARONNE.

Eh bien, cela vous déridera-t-il un peu... Mais regardez donc comme le voilà... Je ne le reconnois plus ; il ne vous remercie pas ſeulement, M. le Baron.

LE BARON.

Mon procès eſt gagné... le ſcélérat !

LA BARONNE.

Non, cela me paſſe. (*Au Baron*). C'eſt à M. le Préſident que vous devez le gain de votre procès.

LE BARON.

Ah ! mon cher Préſident, comment pourrai-je reconnoître ?... (*Entre ſes dents*). Qu'ai-je fait ? malheureux !

La BARONNE.

Préſident, il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprends pas. (*Au Baron*). Eſt-ce ainſi que l'on reçoit un gendre?

Le BARON *la regarde d'un air courroucé.*

Que voulez-vous dire?

La BARONNE, *d'un ton abſolu.*

Oui, M. le Baron, je crois que nous devons aſſez à M. le Préſident, & je n'ai pas mieux ſu reconnoître ſes bontés qu'en lui promettant ma fille. Vous ne vous aviſerez ſûrement pas de me contredire.

Le PRÉSIDENT.

Je me tiendrai fort heureux, M. le Baron, ſi vous confirmez le choix de Mme. la Baronne.

Le BARON.

Ah! mon cher ami, que m'apprenez-

vous là ? J'ai donné ma parole à une autre.

La BARONNE, *avec emportement.*

Qu'eſt-ce à dire ? ſans me conſulter ? Je ne m'attendois pas à celui-là.

Le BARON.

Mais, Mme. la Baronne....

La BARONNE.

Allez, cela eſt indigne, M. le Baron. Faire un pareil affront à une femme comme moi.

Le BARON.

Mme. la Baronne.

La BARONNE, *plus vivement.*

Non, je ne ſais où j'en ſuis. Venez, mon cher Préſident. (*Au Baron*). Ne comptez pas ſur mon conſentement.

Le BARON.

Mais encore....

La BARONNE, *d'un ton plus vif & plus abſolu.*

Cela ne ſera pas, M. le Préſident, cela ne ſera pas... Venez, une bonne ſéparation.

Le BARON.

Eh ! Madame, au nom de Dieu, ne m'aſſaſſinez pas de vos criailleries ; je ſuis aſſez à plaindre. (*Au Préſident affectueuſement*). Un inſtant, Préſident, que je vous apprenne mes chagrins, je me flatte que vous ne me condamnerez pas ! Vous connoiſſez mon procureur Ruineau.

Le PRÉSIDENT.

A merveille, c'eſt un maître fripon.

Le BARON.

Ah ! Préſident, je n'oſe achever, Qu'allez-vous penſer de moi ?

Le PRÉSIDENT.

Vous auroit-il volé ? Je ſaurai lui faire rendre gorge.

Le BARON.

Je lui ai promis ma fille pour ſon fils.

La BARONNE.

Juſte ciel !

Le PRÉSIDENT, *avec la derniere ſurpriſe.*

Oh ! oh ! voilà qui eſt très-flatteur pour moi.

La BARONNE, *éperdue avec de grands cris.*

Eſt-il poſſible ? Mon Dieu ! Préſident, je n'ai recours qu'en vous. Mon pauvre mari a perdu l'eſprit. Ah ! l'horreur.

Le BARON, *avec l'impatience la plus vive.*

Non, Mme. la Baronne ; je n'ai pas perdu l'eſprit ; mais vos clameurs me feront tourner la tête infailliblement. (*Au Préſident d'un ton douloureux & pénétré*) : Mon cher Préſident, croyez-moi, je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer.

Le PRÉSIDENT.

Ma foi, M. le Baron; vous faites-là une méchante affaire, & qui vous perdra d'honneur.

Le BARON.

Mais, mon ami, écoutez-moi.

Le PRÉSIDENT.

Vous ne trouverez pas mauvais ſi je romps tout commerce avec vous.

Le BARON.

Un inſtant, Préſident. Le bourreau m'a tenu le piſtolet ſous la gorge.

Le PRÉSIDENT.

Vous vous moquez, M. le Baron.

Le BARON.

En honneur, Préſident. Il ſort de chez moi, m'a rapporté mes papiers, & a exigé pour continuer de ſuivre mon procès que je lui promiſſe ma

fille. J'ai eu la foibleſſe de donner ma parole & de ſigner un dédit conſidérable.

Le PRÉSIDENT.

Le ſcélérat!

La BARONNE.

Il faut le faire pendre, M. le Préſident.

Le BARON.

Tirez-moi de ce mauvais pas, mon cher Préſident, je vous devrai plus que la vie. Comment faire pour retirer de ſes mains ce malheureux dédit?

Le PRÉSIDENT, *ſouriant.*

Ne vous inquiétez pas; il fera quelque choſe en ma conſidération.

Le BARON.

Ah! Préſident! Eſt-il poſſible que l'intérêt ait pu me gouverner juſqu'à ce point-là? mais il s'agiſſoit de la ruine de ma maiſon. Quel rôle je vais jouer

dans tout ceci. Je lui ai donné ma parole. Un gentilhomme ! Cela va me perdre d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Allez ; il y en auroit encore moins à la tenir, mais je veux ménager votre délicateſſe. Feignez de n'avoir point changé de ſentimens. Je ſais de certaines affaires... il ſuffit. Je me charge de vous faire rendre votre dédit ſans que vous le demandiez.

LA BARONNE.

Eh bien ! eſt-il aimable mon petit Préſident ? Convenez que j'entends mieux que vous à me choiſir des gendres.

LE BARON.

Ah ! mon cher ami ; vous ne doutez pas que je n'accepte avec empreſſement l'honneur que vous me faites.

LE PRÉSIDENT.

Monſieur, je ſens vivement le prix...

SCENE

SCENE IV.

Le BARON, La BARONNE, Le PRÉSIDENT, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant:*

Mrs. Ruineau pere & fils.

Le PRÉSIDENT.

Ah! cela eſt heureux.

La BARONNE.

Je ſors; je ne pourrois me contenir.

SCENE V.

LE BARON, LE PRÉSIDENT, RUINEAU, DES BAUDIERES.

RUINEAU, *entrant.*

Entrez, mon fils, & ſaluez. (*Au Baron*). Monſieur, mon fils Des Baudieres vient vous aſſurer de ſon reſpect. (*A ſon fils*). Saluez donc.

DES BAUDIERES.

J'ai ſalué, mon ch'pere.

RUINEAU (*à part*), *appercevant le Préſident.*

Que veut cet homme-là ? (*Au Baron, haut*). M. le Baron, je vous apprends avec plaiſir le gain de votre procès.

LE PRÉSIDENT.

Je vous ai prévenu, M. Ruineau ;

il eſt bien extraordinaire que vous vous y ſoyiez pris ſi tard ; le procès eſt jugé d'hier.

RUINEAU (*à part*).

Que Diable ! Seroit-il ici pour me nuire ? Sortons. (*Au Baron*). Monſieur, vous êtes en affaire ; je venois en traiter avec vous de particulieres, comme vous ſavez ; je prendrai mieux mon tems.

Le BARON.

Point du tout, M. Ruineau, vous pouvez parler librement ; M. le Préſident me fait l'honneur d'être de mes amis, je lui confie toutes mes affaires.

Des BAUDIERES.

Je ne vois point là mon amoureuſe, mon ch'pere ; je m'en vais l'aller chercher.

RUINEAU.

Taiſez-vous. (*A part*). Morbleu ; ceci ne me ſent rien de bon. (*Haut au*

Baron). J'en ſuis charmé, Monſieur, votre confiance ne peut être en de meilleures mains. (*D'un ton d'emphaſe*). M. le Préſident eſt la lumiere de notre ſiege ; on vante en lui la candeur, la probité...

LE PRÉSIDENT.

Trêve de complimens, M. Ruineau. Eſt-ce là votre fils ?

RUINEAU, *faiſant de profondes révérences.*

Il eſt bien votre ſerviteur, M. le Préſident. (*Il fait ſigne pluſieurs fois à ſon fils de ſaluer le Préſident*).

LE PRÉSIDENT.

Il paroît fort bien élevé ; mais je ne le crois pas auſſi ruſé que vous, M. Ruineau.

RUINEAU.

Ah ! ah ! M. le Préſident, cela viendra quelque jour ; il a fait d'aſſez bon-

nes études ; mais l'expérience, voyez-vous, l'expérience, il n'eſt rien de tel, M. le Préſident.

Le PRÉSIDENT.

Vous avez raiſon ; vous n'en manquez pas vous d'expérience, M. Ruineau.

RUINEAU.

Ah ! Monſieur, comme cela. Vous avez bien de la bonté ; chacun va ſon petit train comme il peut.

Le PRÉSIDENT.

Vous n'allez pas mal, pas mal. Tenez, nous nous connoiſſons tous ici ; vous ſavez que je n'ignore pas bien des choſes. Vous êtes un peu fripon, M. Ruineau.

RUINEAU, *riant d'un ris forcé.*

Hai ! hai ! hai ! M. le Préſident, le voilà, le voilà ! Toujours le petit mot pour rire.

Le Président.

Revenons à votre fils, M. Ruineau; vous avez de grandes vues sur lui, à ce que j'apprends.

Ruineau.

M. le Président; c'est une petite affaire secrete entre M. le Baron & moi; il m'est dû considérablement, & pour me remplir plus facilement.

Le Président, *d'un ton sec & impérieux.*

Tenez, M. Ruineau; parlons nettement. Je suis amoureux de Mlle. Angélique, moi; & je me flatte que vous ne me ferez pas obstacle.

Ruineau, *d'une voix tremblante.*

Ah! M. le Président, je vous suis tout dévoué; mais ceci regarde M. le Baron, & comme vous le savez, sans doute, il peut seul disposer de sa fille.

Le BARON.

Je vous ai donné ma parole, M. Ruineau.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton dur.*

En bonne foi, M. Ruineau, n'eſt-ce pas ſe moquer ? Là, entre nous, votre fils eſt-il fait pour une perſonne comme Mlle. Angélique ?

Des BAUDIERES

Oh ! oh ! mon ch'pere, ce Monſieur-là nous traite bien mal.

RUINEAU *lui fait ſigne de ſe taire.*

(*Au Préſident d'un air déconcerté*). M. le Préſident, je ſens tout l'honneur que me fait M. le Baron, mais, ma foi, je l'ai bien acheté.

Le PRÉSIDENT.

Finiſſons, M. Ruineau. Je veux, quoi que vous en diſiez, tenir de vous

Mlle. Angélique : vous me ferez le plaiſir de rendre la parole de M. le Baron. (*S'approchant de Ruineau à demi-voix*). J'ai de quoi vous perdre, vous le ſavez.

RUINEAU, *troublé.*

Ah ! de tout mon cœur ; puiſque M. le Baron veut ſe dédire.

Le PRÉSIDENT.

Il ne s'agit point de M. le Baron, c'eſt à vous ſeul que je veux en avoir toute l'obligation.

RUINEAU.

Très-volontiers, M. le Préſident. Je vous rends votre parole, M. le Baron. Sortons, mon fils.

Le PRÉSIDENT.

Tout doucement. Et le dédit.

RUINEAU.

Mais, M. le Préſident, vous ſavez les choſes... Vous êtes trop juſte...

Le PRÉSIDENT, *ſévérement.*

Je ne fais rien que de très-équitable. Rendez ce dédit... ou... vous m'entendez...

RUINEAU, *dans le plus grand déſordre.*

Le voilà, M. le Préſident. (*A part*). Je ſuis plus mort que vif... (*Haut, d'un ton bas & rampant*). M. le Préſident, je compte ſur vos bontés. Allons, Des Baudieres. Voilà une malheureuſe journée.

SCENE VII, & *derniere.*

Le BARON, Le PRÉSIDENT.

Le PRÉSIDENT.

Voilà votre dédit, M. le Baron.

Le BARON.

Que ne vous dois-je pas ? J'avois affaire à un maître fripon.

Le PRÉSIDENT.

Je vous en réponds. Mais le malheureux ne le portera pas loin. Toute la cour eſt inſtruite de ſes friponneries, & l'on travaille fort à le faire punir.

Le BARON.

Hélas ! qu'allois-je faire ?

Le PRÉSIDENT.

Le ſcélérat ſait que l'on cherche à éclaircir ſa conduite ; il vouloit ſauver

ſa fortune & ſon honneur à l'abri d'un nom qui pût en impoſer ; mais il n'auroit fait que vous entraîner dans ſa perte. Il eſt heureux que j'aie pu l'intimider de maniere à terminer cette affaire-ci ſans éclat. Quant à vous, M. le Baron, que cela vous apprenne à moins prodiguer votre confiance.

FIN.

PLUS HEUREUX

QUE SAGE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

LISIDOR.

CLARICE, *Fille de Liſidor.*

ERASTE, *Amant de Clarice.*

ISABELLE.

DAMIS, *Amant d'Iſabelle.*

PICARD, *Laquais.*

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de Liſidor.

PLUS HEUREUX QUE SAGE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente l'Appartement de Liſidor.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CLARICE.

(*Ils entrent ſur la ſcene en converſant*).

ERASTE.

Que m'apprenez-vous, chere Clarice?

CLARICE.

Rien que de véritable.

ERASTE.

Je ſuis bien malheureux ! Je comptois me préſenter aujourd'hui à votre pere.

CLARICE.

Hélas ! mon cher Eraſte !

ERASTE.

Et, il a été accepté ſur le champ.

CLARICE.

Sur le champ.

ERASTE.

Mais, vous ne le connoiſſez pas.

CLARICE.

Mon Dieu, non, je ne l'ai jamais vu.

ERASTE.

Et M. Liſidor ne le connoît pas non plus.

CLARICE.

Pas plus que moi : il ne l'a jamais vu ; mais c'eſt le fils de ſon meilleur ami.

ERASTE.

Quelle bizarrerie ! S'il étoit ſot & mal bâti ?

CLARICE.

Ah ! Eraſte ! ne pouvant être à vous, les autres hommes me ſeront également indifférens.

ERASTE, *lui baiſant la main.*

Adorable Clarice ! que nous ſommes à plaindre !

CLARICE.

Que voulez-vous ?

ERASTE.

Au moins devoit-on vous conſulter.

CLARICE.

Vous ne connoiſſez pas mon pere : il eſt maître abſolu dans ſa famille.

ERASTE.

Mais, encore pouvoit-il vous en toucher quelque choſe.

CLARICE.

Oh ! oui ; auſſi m'a-t-il prévenue de ſon arrivée, en m'ordonnant de le bien recevoir.

ERASTE.

Et quand arrive-t-il ?

CLARICE.

Inceſſamment, peut-être aujourd'hui.

ERASTE.

Aujourd'hui ! mon ſort ſeroit-il aſſez cruel ?

CLARICE.

Hélas ! je ſuis auſſi à plaindre que vous.

ERASTE.

Si j'avois plus de tems, peut-être

qu'à l'aide de quelques amis communs, j'aurois pu faire changer les choſes.

CLARICE.

Vaine eſpérance, Eraſte!

ERASTE.

Comment?

CLARICE.

Mon pere a donné ſa parole, rien ne l'en fera départir.

ERASTE.

Je ſuis le plus malheureux des hommes.

CLARICE.

Hélas!

ERASTE.

Et le nom de cet heureux rival?

CLARICE.

Je ne ſais trop; ſi je m'en ſouviendrai ... Da ... Dam ...

ERASTE.

Damis?

CLARICE.

Damis, juſtement.

ERASTE.

Damis !

CLARICE.

Oui, Damis.

ERASTE.

N'eſt-il pas de Pontoiſe ?

CLARICE.

Préciſément.

ERASTE.

Eſt-il poſſible ?

CLARICE.

C'eſt lui-même : vous le connoiſſez ?

ERASTE.

Beaucoup. Vous ne vous trompez point ?

CLARICE.

Non, certainement. D'où vient cette ſurpriſe ?

ERASTE.

Ce Damis-là eſt le dernier des hommes ; & lorſque M. Liſidor le connoîtra, je ne doute point qu'il ne retire ſa parole.

CLARICE.

Il faudroit de puiſſans motifs.

ERASTE.

Auſſi s'en trouveroit-il ?

CLARICE.

Mais, encore, expliquez-moi ...

ERASTE.

C'eſt un homme ſans mœurs & ſans foi, qui s'eſt plu à mettre le déſordre dans pluſieurs familles honnêtes, en ſéduiſant des filles qui avoient été juſqu'alors ſans reproches.

CLARICE.

Ah ciel ! que me dites-vous là ?

ERASTE.

La vérité. Il y a quelques mois, il paroiſſoit ſincérement attaché à Iſabelle, une des plus aimables filles de Pontoiſe; on s'imaginoit qu'elle ſauroit fixer enfin ſon inconſtance : mais il paroît qu'elle a été trompée comme toutes les autres.

CLARICE.

L'abominable homme ?

ERASTE.

Et vous ne penſez pas que de pareilles raiſons ſoient aſſez fortes pour rompre un engagement qui ne peut que vous être funeſte ?

CLARICE.

Hélas ! je crains bien que non.

ERASTE.

Vous m'étonnez.

CLARICE.

Non, mon cher Eraſte, tout cela ne ſera que de pures bagatelles aux yeux de mon pere.

ERASTE.

Quelles bagatelles !

CLARICE.

Oui, de pures bagatelles ; mon pere a là-deſſus des façons de penſer qui me paroiſſent bien étranges ; il ne fait point de différence d'une débauchée qui a dépouillé toute honte, d'avec une perſonne vertueuſe, mais foible, qui a eu le malheur de tomber dans les pieges d'un ſéducteur adroit. D'ailleurs, il ne connoît pas d'autres vertus dans les perſonnes de votre ſexe, que cette probité que l'on doit apporter dans le commerce des affaires ; mais il en diſpenſe abſolument avec nous...

ERASTE.

Oh bien ! Damis eſt véritablement

ſon homme ; il devroit l'épouſer : mais vous le donner à vous, rien n'eſt plus injuſte ; vos principes méritent au moins d'être reſpectés.

CLARICE.

Hélas ! il ne fait état que des ſiens. Mais, retirez-vous ; je crains qu'il ne rentre.

ERASTE.

Eh mais ! je ſuis venu dans le deſſein de lui parler.

CLARICE.

C'eſt une démarche inutile, & qui ne fera que l'aigrir.

ERASTE.

Il faut en courir l'événement ; je l'attendrai.

CLARICE.

Non, je vous prie ; revenez plutôt.

ERASTE.

Et pourquoi ?

CLARICE.

CLARICE.

Ah! s'il me voyoit avec vous, tout ſeroit perdu.

ERASTE.

Quoi! dans ſa propre maiſon! dans un endroit ouvert à tout le monde!

CLARICE.

N'importe; il eſt tellement indiſpoſé contre notre ſexe qu'il nous croit toujours coupables, lors même qu'il n'y a pas lieu à un ſoupçon fondé.

ERASTE.

Voilà une étrange tyrannie!

CLARICE.

Mon pere m'aime beaucoup: mais je ſuis la victime de ſes faux principes. Le malheur qu'il a eu de ne fréquenter dans ſa jeuneſſe que des femmes vicieuſes lui a donné pour notre ſexe une ſorte de mépris général duquel je ne ſuis point exceptée. Mais... qu'en-

tends je ? Ciel ! c'eſt lui-même ... Ah ! comment faire ? ...

ERASTE.

Laiſſez ; ne craignez rien.

SCENE II.

LISIDOR, ERASTE, CLARICE.

LISIDOR *ſalue Eraſte d'un air mécontent & embarraſſé.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur. (*A Clarice d'un air courroucé*). Que faites-vous ici, Mademoiſelle ?

CLARICE.

Mon pere, je ne fais que d'entrer pour recevoir Monſieur, qui demandoit à vous parler.

LISIDOR.

Eh bien ! Monſieur, que voulez-vous de moi ?

ERASTE.

C'eſt M. Liſidor, ſans doute ?

LISIDOR.

Oui, c'eſt moi-même. A quoi puis-je vous être utile ?

ERASTE.

Ah ! Monſieur, permettez que cet embraſſement... (*Il l'embraſſe*).

LISIDOR, *avec embarras.*

Monſieur...

ERASTE.

Vous exprime la joie que j'ai de vous voir. Vous ne me connoiſſez pas.

LISIDOR.

Non, en vérité.

ERASTE.

Je ſuis de Pontoiſe, & je m'appelle Damis.

CLARICE (*à part*).

Que lui va-t-il conter ?

LISIDOR, *d'un air épanoui.*

Eh quoi ! c'eſt vous, mon ami ? Ventrebleu, qu'il eſt bien planté ! On ne m'avoit pas trompé en me diſant que vous êtiez un joli homme. (*A Clarice qui veut ſortir*). Ici, petite fille ; un moment.

ERASTE.

Monſieur, vous me flattez.

LISIDOR.

Ah ! de la modeſtie ! Bien, bien ; j'aime aſſez cela ; mais, avec votre figure, on peut s'en paſſer, mon gendre.

ERASTE.

Monſieur, j'ai toujours compté pour peu les avantages de la figure, & je commencerois aujourd'hui à faire cas de la mienne, ſi elle plaiſoit à la charmante Clarice.

LISIDOR.

Oui, oui, oui; elle lui plaira, je vous en réponds, moi; elle seroit parbleu bien difficile; vous pouvez compter sur ma parole. Ecoute, Clarice, voilà le mari que je te donne; n'en es-tu pas contente?

CLARICE.

Je suis disposée à vous obéir en tout, mon pere.

LISIDOR, *avec satisfaction.*

Je m'en doutois; ce que c'est que la bonne éducation! (*Il fait un signe de satisfaction à Clarice & la congédie*).

SCENE III.

LISIDOR, ERASTE.

LISIDOR.

Eh bien ! mon gendre, qu'en dites-vous ? Elle n'eſt pas mal au moins, ma Clarice, & vous ne devez pas être fâché de l'emplette.

ERASTE.

Ah ! Monſieur, je ſerai le plus heureux des hommes !

LISIDOR.

J'ai pris tous les ſoins imaginables pour la bien élever : je n'en garantis pas abſolument le ſuccès ; car vous ſavez auſſi bien que moi, ce que c'eſt que les femmes, mais ſi l'on peut répondre de quelqu'une, tenez, c'eſt de ma Clarice.

ERASTE.

Monsieur, vous pouvez en répondre hardiment : la réputation de Mademoiselle...

LISIDOR.

Eh ! mon Dieu, mon gendre, ne nous faisons point d'illusions ; ma fille est bien née, je la crois sage, vous le croyez aussi, voilà tout ce qu'il faut. Tâchons de demeurer l'un & l'autre dans cette persuasion le plus long-tems que nous pourrons, & nous serons heureux. Oh ça ! depuis quand êtes-vous arrivé de Pontoise ?

ERASTE.

A l'instant ; j'ai pris à peine le tems de me débarrasser de mes habits de voyage.

LISIDOR.

Vous avez bien fait ; mais il falloit descendre chez moi, & y faire conduire votre bagage : au point où nous

en ſommes, vous devez regarder ma maiſon comme la vôtre. Et le papa Géronte, comment ſe porte-t-il ?

ERASTE.

Tout doucement, autant que le comporte ſon grand âge.

LISIDOR.

Hon ! hon ! mais il n'eſt pas ſi vieux.

ERASTE.

Non, pas abſolument, ſi vous voulez ; mais ſes infirmités le vieilliſſent un peu.

LISIDOR.

Ses infirmités ! je ne lui en connois pas d'autres que ſa goutte.

ERASTE.

C'eſt cela même ; c'eſt une terrible infirmité que celle-là, convenez qu'elle en vaut bien d'autres.

LISIDOR.

Je vous en réponds, je le ſais par expérience. Il ſouffre donc beaucoup, le bon-homme.

ERASTE.

Exceſſivement.

LISIDOR.

J'en ſuis vraiment fâché. Ce ſont des fruits de la vieille guerre; nous étions deux égrillards. Mais, dites-moi, devient-il un peu plus raiſonnable; je le ſermone actuellement, moi. Tenez, mon gendre, il eſt un tems pour tout; on m'a dit de vos nouvelles; je ne vous en fais pas de reproche; à votre âge, rien n'eſt plus naturel.

ERASTE.

Moi! Monſieur.

LISIDOR.

Oui, vous; il eſt inutile de faire

ici le myſtérieux ; d'ailleurs, il ſuffit de vous voir, mon gendre ; où eſt le joli homme qui n'ait eu des aventures galantes ?

ERASTE.

Monſieur, ce ſont des bagatelles que je tâche d'oublier.

LISIDOR, *riant.*

Eh ! oui, oui, oui, tâchez, tâchez toujours : les nouvelles aventures font oublier les vieilles ; mais, pour notre ami, franchement, je le déſapprouve. (*A demi-bas*). Dites un peu, qu'eſt devenue la petite Manon, cette brune-là, qui déplait tant à Mme. Géronte ?

ERASTE.

Monſieur, je ne ſais ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Allons donc, quelle enfance ! vous ne me perſuaderez pas que vous ignorez ces choſes-là.

ERASTE.

Monſieur, en tout cas, je mets tout en œuvre pour les oublier bien vîte, & j'y réuſſis.

LISIDOR.

Bien, bien; j'aime votre diſcrétion, mon gendre : je ne puis vous en ſavoir mauvais gré; mais apprenez que je ſuis l'intime de votre pere, & quoique je ne l'aie pas vu depuis près de vingt ans, il n'a pas d'ami plus chaud que moi : je m'intéreſſe vivement à tout ce qui le concerne, & j'ai ſoin de le tancer, comme il le mérite, de ſes folies : ainſi, vous ne riſquez rien de vous ouvrir à moi.

ERASTE.

J'y ſerois très-diſpoſé, Monſieur; mais, à vous parler franchement, je m'occupe peu de la conduite de mon pere, pour jouir de mon côté d'une liberté plus entiere : ce ſont nos conventions.

LISIDOR, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! l'habile garçon ! Oh ça ! brisons là-dessus, M. le discret, nous n'en serons pas moins bons amis. Dites un peu, il ne viendra pas, suivant toute apparence, le pauvre cher homme ? (*A Eraste, qui a l'air inquiet*). Vous avez l'air inquiet, mon gendre, qu'avez-vous ?

ERASTE.

Je vous demande pardon, Monsieur... j'ai donné à mon valet... quelques ordres...

LISIDOR.

Liberté entière, mon gendre, liberté. (*Eraste sort*).

SCENE IV.

LISIDOR, *seul.*

Il n'eſt ma foi pas mal, ce garçon-là, pas mal du tout. J'avois quelque inquiétude ſur la parole que j'ai donnée à mon vieil ami, ſans connoître ſon fils; mais heureuſement je n'ai point à me repentir, & la petite fille doit être fort contente.

SCENE V.

LISIDOR, PICARD.

PICARD, *annonçant.*

Mr. Damis.

LISIDOR.

Comment dis-tu?

PICARD.

M. Damis, Monsieur.

LISIDOR.

Mon gendre ? Eh ! parbleu, il sera d'ici.

(*Picard sort*).

SCENE VI.

LISIDOR, ISABELLE, *en homme.*

Isabelle travestie en homme, entre une Lettre à la main, & salue Lisidor sans rien dire.

LISIDOR.

Qui demandez-vous, Monsieur ?

ISABELLE.

M. Lisidor : je viens lui présenter mes très-humbles respects.

LISIDOR.

De quelle part ? qui êtes-vous ? voilà bien des révérences.

ISABELLE.

Je ſuis Damis, de Pontoiſe.

LISIDOR, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Qui ? vous !

ISABELLE.

Voici une lettre de mon pere, qui vous expliquera le ſujet de ma viſite.

LISIDOR *la prend avec empreſſement.*

Voyons. C'eſt parbleu ſon écriture. (*Il lit bas*). Je ſuis confondu : voilà une étrange effronterie.

ISABELLE, *qui a entendu les derniers mots, inquiéte & déconcertée.*

Ah ciel ! tout eſt découvert, je ſuis perdue. (*Haut*). Cet accueil me ſurprend, Monſieur, & la lettre de mon pere ſembloit me promettre....

LISIDOR.

Ce n'eſt pas pour vous que je parle, mon cher ami; mais il vient de m'arriver une ſinguliere aventure.

ISABELLE.

Comment donc?

LISIDOR.

Un maître fourbe ſort d'ici, qui s'eſt annoncé ſous votre nom.

ISABELLE, *intriguée* (*à part*).

Damis m'auroit-il prévenue? (*Haut, riant forcément*). Le tour eſt vraiment original.

LISIDOR, *ſérieuſement.*

Dites que le tour eſt pendable, mon ami; dites que le tour eſt pendable. Comment, morbleu! m'affronter ainſi, moi!... Ah! je lui apprendrai à qui il ſe joue.

ISABELLE, *d'un ton mal assuré.*

Monsieur, je me flatte que vous ne doutez pas...

LISIDOR.

Eh non, vous dis-je, la chose est claire maintenant. Vous avez l'air d'un honnête homme, vous; d'ailleurs, la lettre de votre pere ne me laisse aucun doute... Ce drôle-là est un hardi coquin.

ISABELLE.

Je vous assure.

LISIDOR.

Mais je le tiens, & il sera la dupe de sa propre ruse.

ISABELLE.

Comment ferez-vous?

LISIDOR.

Il doit revenir, & comme il ne sait point votre arrivée, je me propose

de le confondre & de le mettre entre les mains de la juſtice.

ISABELLE, *intriguée & alarmée.*

Ah ! gardez-vous en bien.

LISIDOR.

Et pourquoi ?

ISABELLE, *avec embarras.*

Peut-être eſt-ce un jeune fou ſans expérience.

LISIDOR.

Tant pis pour lui.

ISABELLE.

Qui ne ſentoit pas la conſéquence d'une pareille démarche.

LISIDOR.

Il l'apprendra.

ISABELLE.

Voudriez-vous cauſer la perte de ce malheureux ?

LISIDOR.

C'eſt ſa faute.

ISABELLE.

Jetter la déſolation dans une famille honnête, & la couvrir de honte?

LISIDOR.

J'en ſuis fâché. Mais ſi vous fuſſiez arrivé plus tard de quelques jours, il épouſoit ma fille. Hein? l'hiſtoire auroit-elle été gentille? Un malheureux aventurier, que ſais-je, moi? Je m'en rapporte à vous.

ISABELLE.

Votre colere eſt juſte; mais permettez-moi auſſi quelques réflexions: ſi c'étoit quelqu'amant ſecret de votre fille: car elle ne m'a jamais vu, & ſi elle a le cœur prévenu pour quelqu'autre, ils ont pu concerter enſemble la ſupercherie qui vous chagrine. Songez-y.

LISIDOR.

Effectivement, ce que vous me dites la peut fort bien être vrai.

ISABELLE.

Faites-y attention : il seroit très-fâcheux de prendre un parti qui compromettroit l'honneur de votre fille & le vôtre.

LISIDOR.

J'ai peine à croire que ma fille ait osé se prêter à une pareille action ; mais ce maudit sexe-là est si trompeur, que franchement je ne pourrois en répondre.

ISABELLE.

C'est pour cela que je vous conseille de demeurer en repos, & de vous contenter de faire défendre votre porte à l'imposteur.

LISIDOR.

Non ferai, de pardieu ; je vais com-

mencer par interroger Clarice, & ſi je la trouve coupable, un bon couvent m'en fera raiſon.

ISABELLE.

Comment y parviendrez-vous ? Elle ne l'avouera pas.

LISIDOR.

Je l'y forcerai bien.

ISABELLE.

Le ſexe eſt ſi diſſimulé, vous le ſavez.

LISIDOR.

Oh ! s'il eſt diſſimulé, je ſuis fin ; moi ; & l'on ne me trompe pas aiſément.

ISABELLE.

A votre place, ce ne ſeroit point le parti que je prendrois.

LISIDOR.

Et que feriez-vous ?

ISABELLE.

Sans revenir sur ce qui s'est passé; je bannirois le faux Damis, & je suivrois mon premier dessein.

LISIDOR.

Eh quoi! mon ami, êtes-vous toujours dans la résolution d'épouser ma fille?

ISABELLE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Que je vous embrasse, vous pensez en brave garçon.

ISABELLE.

Bon, ne sais-je pas que ces petites fantaisies-là passent chez les filles en aussi peu de tems qu'elles leur viennent.

LISIDOR.

Vous avez raison: touchez-là, mon

gendre ; ma foi, vous penſez ſenſément ; à votre âge, c'eſt vraiment extraordinaire. Quel âge avez-vous ? vous me paroiſſez bien jeune.

ISABELLE.

Mais, quelques vingt-cinq ans.

LISIDOR.

Parbleu, on ne s'en douteroit pas ; à peine vous donnerois-je dix-huit ans. Morbleu, le bel âge ! & qu'il paſſe vîte. Mon gendre, vous vous en appercevrez.

ISABELLE.

Oh ! Monſieur, je vois mes belles années s'écouler ſans peine.

LISIDOR.

Et vous ne les employez pas mal ; je ſais de vos nouvelles. (*Riant*). Eh ! eh ! eh ! vous connoiſſez à Pontoiſe une certaine Iſabelle, n'eſt-ce pas ! Eh ! eh ! eh !

ISABELLE, *déconcertée.*

Moi, Monsieur !

LISIDOR.

Vous, oui, vous. Allez, allez, mon garçon, rassurez-vous ; ce n'est pas que je vous en fasse des reproches.

ISABELLE.

Mais encore un coup, Monsieur, que vous a-t-on dit de cette Isabelle ?

LISIDOR.

Bon, ce que l'on en devoit dire ; c'est quelque petite coquette, là, comme on en trouve tant à votre âge, qui vous a fait passer agréablement quelques mois.

ISABELLE.

Monsieur, vous vous trompez, & vous êtes mal informé ; je ne connois point cette Isabelle, dont j'ai seulement entendu parler comme d'une très-honnête fille.

LISIDOR,

LISIDOR.

Encore une fois, mon gendre, je ne vous en veux pas de mal. Lorſque j'étois jeune, je faiſois comme vous; & je ne ſuis pas aſſez injuſte pour blâmer dans les autres ce dont je n'ai pu me garantir moi-même. Mais je vous amuſe ici : vous voudriez voir votre future, n'eſt-ce pas ? Entrez, je vous ſuis à l'inſtant. (*Iſabelle ſort*).

SCENE VII.

LISIDOR, *ſeul.*

Parbleu, l'aventure eſt comique, & le véritable Damis a ſuivi de près l'impoſteur. Un petit moment plutôt ils ſe rencontroient, & ...

SCENE VIII.

LISIDOR, PICARD.

PICARD.

Il y a encore là-bas un Monsieur qui dit s'appeller M. Damis, & qui demande à vous parler.

LISIDOR.

Encore un Damis? je crois qu'il en pleut.

PICARD.

Ferai-je entrer Monsieur?

LISIDOR (*à part*).

Oh! parbleu, je tiens celui-ci. (*Haut, à Picard*). Oui; & dis à mon gendre que je l'attends ici.

SCENE IX.

LISIDOR, DAMIS.

Mr. Lisidor.

LISIDOR.

Entrez, Monsieur, entrez; vous êtes M. Damis de Pontoise, n'est-ce pas?

DAMIS, *saluant.*

A vous servir, Monsieur.

LISIDOR (*à part*), *examinant la contenance de Damis.*

Voilà, sur ma parole, un des plus hardis fripons que je connoisse.

DAMIS.

Permettez que cet embrassement...

LISIDOR, *lui tournant le dos.*

Doucement, Monſieur, doucement; c'eſt pouſſer un peu trop loin l'effronterie.

DAMIS.

Cet accueil a lieu de me ſurprendre; & dans les termes où mon pere m'a dit que nous en étions, je n'avois pas lieu de m'y attendre.

LISIDOR.

Dans un inſtant, vous aurez l'explication de tout ceci, M. le fourbe.

DAMIS.

Monſieur, voilà des épithetes qui ne me conviennent point du tout.

SCENE X.

LISIDOR, DAMIS, ISABELLE.

DAMIS, *appercevant Iſabelle* (*à part*).

Ciel ! que vois-je ?

ISABELLE (*à part*).

Voilà mon perfide ; armons-nous de courage.

LISIDOR, *examinant la confuſion de Damis.*

Le voilà pris. (*Haut*). Eh bien ! Monſieur l'affronteur, connoiſſez-vous ce cavalier-là ?

DAMIS, *déconcerté* (*à part*).

C'eſt Iſabelle ! quel étrange événement ! (*Haut, à Liſidor*). Je ne puis vous diſſimuler ma ſurpriſe ; mais...

LISIDOR, *furieux.*

Mais, mais ; vous osez ainsi vous jouer à moi ?

DAMIS.

J'avoue ma faute, Monsieur, &...

LISIDOR.

Il est parbleu bien tems, & je trouve l'aveu plaisant. Holà ! ho ! qu'on m'aille chercher un commissaire.

ISABELLE.

Eh ! Monsieur, laissez ; sa confusion nous venge assez.

LISIDOR.

Je suis votre serviteur.

DAMIS.

L'arrivée de votre commissaire sera fort inutile, Monsieur ; c'est de Mademoiselle seule que j'attends ma grace ou ma punition ; je suis depuis long-

tems en proie à un remords qui me déchire.

LISIDOR.

Mademoiſelle ! il extravague.

DAMIS, *ſe jettant aux pieds d'Iſabelle.*

Charmante Iſabelle, aurez-vous l'indulgence de pardonner à un perfide qui ne mérite que votre colere ? Me permettrez-vous de vous offrir un cœur que l'ambition vous enlevoit, mais que l'amour vous ramene.

ISABELLE, *attendrie.*

Ah Damis !

LISIDOR, *à Iſabelle.*

Mon gendre, que veut dire tout ceci ?

SCENE XI, & *derniere.*

LISIDOR, DAMIS, ISABELLE; ERASTE.

ERASTE, *à Lisidor.*

Je viens, Monsieur, vous demander pardon d'une supercherie qui a dû vous offenser, quoique la circonstance pût la rendre excusable : je me présente sous mon vrai nom....

LISIDOR.

A l'autre; je crois que j'en deviendrai fou. Oh ça ! Messieurs, puisque vous voilà rassemblés, dites-moi de grace qui de vous trois s'appelle Damis.

DAMIS.

Il ne faut pas vous abuser plus longtems, Monsieur; c'est moi qui m'appelle Damis, & qui devois épouser votre

fille : mais j'ai donné ma foi à Iſabelle ; & rien au monde ne pourra déſormais rompre nos engagemens.

LISIDOR.

Voilà un fort ſot compliment, Monſieur Damis, & vous pouviez vous épargner la peine de venir me le faire ici.

DAMIS.

Je ne vous diſſimule pas que j'étois venu dans un autre deſſein : honteux de ma perfidie, je n'oſois me préſenter devant celle qui en étoit l'objet. L'intérêt m'amenoit aux pieds de Mademoiſelle votre fille, je rencontre l'adorable Iſabelle : l'amour & la vertu remportent la victoire, & je lui rends un cœur que j'ai le bonheur de voir bien reçu, quoiqu'il ſoit ſi peu digne d'elle.

LISIDOR, *avec le plus grand étonnement.*

Iſabelle !

ISABELLE.

Vous la voyez devant vous, Monsieur, confuse de la tromperie qu'elle vous a faite, elle vous croit trop généreux pour troubler le bonheur de deux amans aussi tendrement unis.

LISIDOR.

Au diable les amans ! J'avois bien besoin d'être mêlé dans toutes ces tracasseries-là, moi ?

ERASTE.

Vous pouvez aisément réparer tout ceci : vous m'avez accepté tantôt sous le nom de Damis : oserois-je me flatter que vous ne me rejetterez pas lorsque vous saurez mon vrai nom ? Je m'appelle Eraste, & je suis fils de Lysimon ?

LISIDOR.

Lysimon !

ERASTE.

Oui, Monsieur ; connoîtriez-vous mon pere ?

LISIDOR.

Oui, un peu ; j'ai fait avec lui un voyage en Italie, il y a bien long-tems ; c'eſt un très-brave homme.

ERASTE.

Je m'eſtimerai fort heureux ſi cette ancienne connoiſſance vous prévient favorablement pour moi.

LISIDOR.

Oui-dà, nous verrons ; j'écrirai à Monſieur votre pere ; vous pouvez eſpérer cependant.

ERASTE.

Ah ! Monſieur, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes. Ce coup inopiné du ſort juſtifie le proverbe : *Plus Heureux que Sage.*

FIN.

IL NE FAUT PAS JETTER

LE MANCHE APRÈS LA COIGNÉE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DURSAN, *Veuve d'un riche Négociant.*

DURSAN, *Fils de Mme. Durſan.*

Mme. DURSAN *la jeune, Femme de Durſan, ſous le nom de* BRUNON, *Femme-de-Chambre de Mme. Durſan.*

Mlle. DE TERVIRE, *Niece de la vieille Mme. Durſan.*

Le Petit DURSAN, *enfant de Durſan fils, âgé de cinq à ſix ans, perſonnage muet.*

La Scene eſt dans un Château qui appartient à la vieille Mme. Durſan.

IL NE FAUT PAS JETTER LE MANCHE APRÈS LA COIGNÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Salle baſſe du Château de Mme. Durſan.

SCENE PREMIERE.

BRUNON, *ſeule.*

Elle eſt en déshabillé du matin, aſſiſe, & travaille à un ouvrage quelconque : elle s'interrompt de tems en tems pour regarder du côté de la porte, & dire ce qui ſuit.

Les — marquent les intervalles de ſilence.

Il ne vient point. — Hélas ! s'il tarde encore, je ne pourrai jouir du plaiſir de le voir ! — Mlle. de Tervire eſt à la pêche, Mme. Durſan, depuis qu'elle eſt malade, ne ſe leve que très-tard. Quel inſtant plus favorable ! — Il ne vient point. — Mon cher Durſan ! Quelque nouveau malheur nous menace-t-il ? — (*Durſan paroît, ſa femme jette précipitamment ſon ouvrage pour courir au devant de lui*). Ah ! le voici.

SCENE II.

BRUNON, DURSAN.

Durſan s'avance lentement & paroît marcher avec peine : il a l'air pâle & malade : il parle languiſſamment : ſes habits annoncent l'indigence.

BRUNON *ſerre tendrement Durſan entre ſes bras.*

Ah ! mon ami, mon cher époux !

DURSAN *embraſſe tendrement Brunon.*

Ma chere amie !

BRUNON.

Que tu tardois à mon impatience !

DURSAN, *peſamment.*

Je n'ai pu arriver plutôt, ma chere ; je me ſuis mis en marche de bonne

heure ; mais une foibleſſe qui m'a pris à un quart de lieue d'ici, ne m'a pas permis de continuer ma route. J'ai été obligé d'entrer dans la maiſon la plus prochaine ; je m'y ſuis repoſé quelque tems. Les bonnes gens qui l'habitent, ne vouloient pas me laiſſer ſortir ; & lorſqu'ils m'ont vu déterminé à partir malgré eux, ils m'ont mis ſur une voiture à l'aide de laquelle j'arrive. — Eh bien ! ma chere amie, quelles nouvelles ? Comment te trouves-tu ici.

BRUNON, *triſtement.*

Hélas ! autant bien que je peux l'être, éloignée de vous.

DURSAN.

Et ma mere, de quel œil te voit-elle ?

BRUNON.

Elle me comble d'amitiés & de careſſes ; mais que mon ſort ſeroit différent ſi elle me connoiſſoit pour ce que je ſuis !

DURSAN.

Comment ?

BRUNON, *pleurant.*

Ah ! mon cher Durſan ; que je ſuis malheureuſe !

DURSAN.

Que dites-vous ?

BRUNON.

Combien vous devez me haïr ?

DURSAN.

Moi, vous haïr !

BRUNON.

Vous ſeriez heureux, ſi vous ne m'aviez jamais connue.

DURSAN.

Pouvez-vous me tenir un pareil langage ?

BRUNON.

Sans moi, vous seriez chéri, adoré de la meilleure des meres.

DURSAN.

Lorsqu'elle vous connoîtra, ma chere amie, elle me pardonnera, & me rendra toute sa tendresse.

BRUNON.

Vaine espérance ! Elle est plus implacable que jamais.

DURSAN, *tristement.*

De sorte que vous ne vous êtes point déclarée.

BRUNON.

Ah ! ciel ! je n'ai eu garde. Cher époux, permets-moi de t'appeller de ce doux nom, pour la derniere fois ; reçois les derniers embrassemens d'une épouse qui t'aime plus que sa vie.

DURSAN, *se retirant avec vivacité.*

Qu'eſt-ce à dire ?

BRUNON, *fondant en larmes.*

Oui, mon ami ; c'eſt moi qui t'ai plongé dans l'abîme affreux où tu es ; je dois t'en tirer. Pardonne ma foibleſſe, je ne puis retenir mes larmes. (*D'un air plus digne, & contraignant ſes larmes*). Je connois le caractere altier & inflexible de votre mere, mon cher Durſan ; elle connoît la malheureuſe ſituation de ma famille ; elle me déteſte comme la ſource de tous vos malheurs... Elle me mépriſe. (*D'un ton de la plus vive douleur*). Juſte ciel ! l'ai-je mérité ? Je ne puis y penſer ſans la plus vive douleur. L'innocence ne ſuffit donc pas pour mériter l'eſtime ?

DURSAN, *d'un ton languiſſant & douloureux.*

Ma femme, ayez pitié d'un malheureux époux qui touche à ſes derniers inſtans ; vous me percez le cœur. Ceſ-

ſez, ceſſez un diſcours qui ne peut qu'abréger mes jours.

BRUNON.

Ah ! mon ami ; je les conſerverois aux dépens des miens.

DURSAN.

Ne me parle donc plus de ſéparation.

BRUNON.

Cruel époux ! Eh bien, ſachez donc que votre mere vous déshérite.

DURSAN.

Elle me déshérite !

BRUNON.

Cela n'eſt que trop vrai ; & c'eſt Mlle. de Tervire qui devient ſon héritiere.

DURSAN, *tranquillement.*

Eh bien ! ma chere amie ; l'expérience m'a appris à ſupporter l'infor-

tune ; il n'eſt plus queſtion de moi ; je touche à mes derniers inſtans, je ne m'inquiéte que pour vous.

BRUNON, *tendrement.*

Ah ! mon cher Durſan ! Et votre fils ?

DURSAN, *toujours lentement & avec tranquillité.*

Mon fils ! je vous le recommande, ma chere ; ne le quittez jamais. Vous avez des reſſources ; votre éducation, vos heureuſes qualités ne vous laiſſeront manquer de rien. Songez qu'il n'eſt point d'état vil pour une ame honnête. Eh ! qui le ſait mieux que vous ! Quelle eſt cette Mlle. de Tervire, qui me remplace auprès de ma mere ?

BRUNON.

Elle eſt niece de Mme. Durſan ; c'eſt une très-aimable perſonne ; ſa tante l'aime de tout ſon cœur, & jamais affection ne fut mieux placée.

DURSAN.

Je le crois, elle m'en paroît digne.

BRUNON.

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

DURSAN.

Oui, la premiere fois que je l'ai vue, j'ai reçu des preuves de l'excellence de ſon cœur.

BRUNON.

Comment cela ?

DURSAN.

Le beſoin me faiſoit chaſſer, il y a quelques jours ; l'ardeur de la chaſſe m'entraîna juſqu'au petit bois qui eſt au bout de la grande avenue du château. Trois brutaux de gardes fondent ſur moi, & veulent m'arracher mon fuſil. Je me défendois avec courage, mais je n'aurois pu réſiſter long-tems, lorſque je vis accourir une jeune perſonne qui s'approcha de nous, querella

les

les gardes, les renvoya, & me fit des excuſes ſi honnêtes de leur groſſiéreté, que je demeurai confus. Comme je l'entendis pluſieurs fois appeller Mme. Durſan ſa tante, je ne doute point qu'elle ne ſoit cette demoiſelle de Tervire dont vous me parlez.

BRUNON.

Eh bien ! cher époux, que décidez-vous ?

DURSAN.

Il faut, ma bonne amie, que vous continuez de cultiver l'amitié de Mme. Durſan.

BRUNON.

Je le veux bien, puiſque cela vous fait plaiſir, mais quel en ſera le but ?

DURSAN.

Le but ſera de la fléchir, non pas pour moi, qui n'ai plus que quelques jours à vivre, mais pour mon fils,

Elle ne ſera pas aſſez injuſte pour le punir des fautes de ſon pere.

BRUNON.

Ah ciel ! que dites-vous là ?

DURSAN.

Il n'eſt plus tems de diſſimuler, ma femme ; je me meurs. Je ſens chaque jour diminuer mes forces. J'ai vu un médecin, mais il y a apparence qu'il étoit trop tard. Mon mal a toujours augmenté depuis. Je ne ſuis venu qu'avec peine juſqu'ici pour vous amener mon fils, & vous embraſſer pour la derniere fois.

BRUNON, *d'une voix entrecoupée.*

Ah cher époux ! ... cher ami ... ! Qu'allez-vous imaginer .... Epargnez-moi ... Je n'en puis plus. (*Attendrie, elle ſe jette au cou de Durſan*).

SCENE III.

DURSAN, BRUNON, Mlle. DE TERVIRE.

Mlle. de Tervire entre ſur la ſcene lorſque Durſan & ſa femme abſorbés dans la douleur, ne peuvent ni la voir ni l'entendre : elle demeure quelque tems interdite & ſurpriſe, enſuite elle appelle pluſieurs fois Brunon.

Mlle. DE TERVIRE.

Brunon... Brunon.

BRUNON *ſe retourne, apperçoit Mlle. de Tervire & jette un cri.*

Ahi !

Mlle. DE TERVIRE, *reconnoiſſant Durſan.*

Eh ! c'eſt le chaſſeur...

DURSAN, *interdit & confus, voyant que Mlle. de Tervire le conſidere attentivement, la ſalue entiérement déconcerté.*

Mademoiſelle...

Mlle. DE TERVIRE.

C'eſt vous, Monſieur, par quelle aventure vous trouvez-vous ici ?

DURSAN, *toujours embarraſſé.*

Mademoiſelle...

Mlle. DE TERVIRE.

Vous connoiſſez Brunon, à ce qu'il me paroît.

DURSAN *regarde tendrement Brunon.*

Hélas !

Mlle. DE TERVIRE.

Il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire entre vous. (*A Brunon d'un air careſſant*). Brunon, ma chere Brunon, tu ſais combien je t'aime ; je

crois mériter ta confiance ; explique-moi ce que cela veut dire !

BRUNON, *qui n'a ceſſé de pleurer depuis qu'elle a apperçu Mlle. de Tervire, d'une voix entrecoupée de ſanglots.*

Eh ! Mademoiſelle .... qui le pourroit ?...

Mlle. DE TERVIRE.

Eh, mon Dieu ! qu'eſt-ce que tout ceci ſignifie ? Vous voilà toute en larmes, Brunon ; Monſieur ſeroit-il votre parent ? Il eſt dans l'infortune.

BRUNON.

Hélas ! vous avez raiſon ; on ne peut gueres être plus malheureux que lui.

Mlle. DE TERVIRE (*à part*), *conſidérant attentivement Durſan.*

Comme il eſt pâle, défait, abattu. Voyez ce que c'eſt que le malheur !

(*Haut*). Monſieur, vous pouvez prendre ici librement le plaiſir de la chaſſe; on a donné de bons ordres pour qu'on ne vous troublât point à l'avenir.

DURSAN, *avec une ſenſibilité reſpectueuſe.*

Je ſuis bien reconnoiſſant de vos bontés, Mademoiſelle.

Mlle. DE TERVIRE.

Monſieur, vous ne me devez point de reconnoiſſance, c'eſt ma tante qui fait tout. Eh! qui pourroit n'être pas attendri ſur votre ſort? Votre air diſtingué me perſuade que vous n'êtes pas né ce que vous paroiſſez être; & je ne doute pas que ma tante, lorſqu'elle vous connoîtra, ne répare les injuſtices de la fortune.

DURSAN *ſe jette ſur le bras de Mlle. de Tervire, & lui baiſe la main avec tranſport.*

Pardonnez mon tranſport, Made-

moiſelle, Comblez vos bienfaits en me les faiſant partager avec une épouſe...

Mlle. DE TERVIRE.

Une épouſe ! où eſt-elle ?

(*Durſan & Brunon ſe jettent à ſes pieds*).

Mlle. DE TERVIRE.

Brunon ! ſeroit-ce vous... O ciel !

BRUNON.

Vous voyez en moi l'épouſe de l'infortuné Durſan.

Mlle. DE TERVIRE.

Durſan ! Ah, vous êtes le fils de ma tante.

DURSAN.

Oui, Mademoiſelle ; je languis depuis dix ans, privé de tout ſecours, & voilà l'objet du courroux de ma mere.

Mlle. DE TERVIRE.

Brunon, ma chere Brunon ; eſt-il poſſible ?

BRUNON *lui baiſe la main tendrement.*

Mademoiſelle.

Mlle. DE TERVIRE.

Vous, Brunon ! Vous, la vertu ; la douceur même ; vous qu'on nous avoit peinte avec des traits ſi différens.

DURSAN.

Que voulez-vous dire ?

Mlle. DE TERVIRE.

Ah ! ſi vous ſaviez comme on nous a trompés !

DURSAN, *d'un ton ferme.*

Ma femme eſt vertueuſe, elle eſt d'une famille honnête ; ſon indigence ſeroit-elle un crime ?

Mlle. DE TERVIRE, *affectueuſement.*

Non, mon cher Durſan, & ſi la baſſe cupidité de ceux qui vous ont nui, n'avoit attaqué que la fortune de Brunon & non pas ſa naiſſance ni ſa vertu, je puis vous répondre que vous auriez aiſément recouvré l'affection de votre mere. On la perſuade difficilement; il a fallu que l'envie ait fait jouer ſes reſſorts les plus noirs & les plus ſecrets pour perdre votre femme dans ſon eſprit. Elle eſt prévenue à un point que je ne ſaurois dire, & malheureuſement elle revient peu de ſes préventions.

DURSAN, *languiſſamment.*

Hélas! Mademoiſelle, ce n'eſt que pour mon fils que j'oſe implorer vos bontés; il ne s'agit plus de moi, je n'ai plus rien à faire au monde; je ſens que je me meurs; je ne puis que vous recommander ma malheureuſe famille. Elle ne doit plus prétendre aux faveurs de la fortune; mais, hélas!

qu'elle n'éprouve pas les horreurs du beſoin.

Mlle. DE TERVIRE.

Le ſort de votre fils, Monſieur, ne doit plus vous inquiéter ; laiſſez-là ſur-tout ces triſtes idées de mort prochaine ; lorſque vos inquiétudes ſeront paſſées, votre ſanté ſe rétablira bien vîte. Eſpérez tout des vertus de Brunon & de mes ſoins. Je connois ma tante ; elle eſt entiere, mais elle eſt compatiſſante, elle ne pourra vous refuſer votre pardon. Je vous conduirai moi-même à ſes pieds ; nous ferons parler la nature ; elle ne réſiſtera pas aux aſſauts que nous livrerons à ſon cœur. Vous me parlez d'un fils ; eſt-il ici ?

DURSAN.

Oui, Mademoiſelle.

Mlle. DE TERVIRE.

Il me ſera néceſſaire pour un projet que je médite. Retirez-vous ; ma tante

doit être levée, elle a coutume de descendre ici.

BRUNON.

Comment pourrons-nous reconnoître tant de bontés ?

DURSAN, *se levant difficilement.*

Je vous devrai plus que la vie.

Mlle. DE TERVIRE

J'entends quelqu'un ; c'eſt ſûrement ma tante. Dépêchez-vous, Brunon, aidez à Monſieur ; & revenez ici le plutôt que vous pourrez. Arrangez votre fils, qu'il puiſſe paroître quand je le dirai. (*Durſan ſort d'un côté, appuyé ſur Brunon. Il ſe fait un inſtant de ſilence, pendant lequel Mlle. de Tervire s'aſſied d'un air rêveur juſqu'à l'arrivée de Mme. Durſan qui entre du côté oppoſé.*).

SCENE IV.

Mme. DURSAN (*), Mlle. DE TERVIRE.

Mme. DURSAN *entre en s'appuyant ſur ſa canne.*

Brunon. Es-tu là, Brunon ? Comment, c'eſt toi, Tervire ?

Mlle. DE TERVIRE, *allant embraſſer ſa tante.*

Ma chere tante ; comment avez-vous paſſé la nuit ?

(*) La perſonne chargée de ce rôle doit être habillée à l'antique, quoique richement; elle doit s'appuyer ſur une canne courte à pomme d'or, marcher difficilement, avoir néanmoins le geſte vif, parler précipitamment, d'un ton un peu bruſque, mais point dur.

Mme. DURSAN.

Pas trop bien. Je dors assez mal depuis quelque tems. Pourquoi n'es-tu pas allée à la pêche ?

Mlle. DE TERVIRE.

Mais, ma tante, je ne m'en suis point souciée, & j'ai fait prier de vouloir bien m'excuser.

Mme. DURSAN.

Eh bien ! par exemple, voilà ce que je n'aime point du tout. Si vous aviez eu envie de me plaire, Mademoiselle, vous auriez accepté cette partie ; je vous ai témoigné que cela me faisoit plaisir, & j'ai promis pour vous.

Mlle. DE TERVIRE.

Il est vrai, ma tante ; mais j'ai eu une violente migraine ce matin, & je l'ai envoyé dire.

Mme. DURSAN, *avec intérêt.*

Tu as la migraine, & pourquoi donc te lever si matin ?

Mlle. DE TERVIRE.

Oh-l ma tante ; elle s'eſt paſſée, je ne m'en reſſens preſque plus.

Mme. DURSAN, *lui frappant ſur l'épaule.*

Tu es une petite coquine ; tu me trompes ; je ne ſais à quoi il tient que je ne te faſſe partir tout-à-l'heure.

Mlle. DE TERVIRE, *d'un air ingénu.*

Je vous aſſure, ma tante, que ſi je n'avois pas cru être malade, je ſerois partie.

Mme. DURSAN *la regarde d'un air attendri.*

Friponne que tu es : eh bien ! reſte donc, puiſque tu le veux abſolument ; mais je t'aſſure que ſi l'on t'invite dorénavant, j'irai à ta place pour t'apprendre à être plus raiſonnable.

Mlle. DE TERVIRE, *avec une ſatisfaction ſimulée.*

Eh ! mais, ſans doute ; pourquoi n'iriez-vous pas ? Je le compte bien. Vous ne ſerez aſſurément pas toujours indiſpoſée.

Mme. DURSAN, *d'un air triſte & penſif.*

Ecoute, ma fille ; avance ce fauteuil. Approche cette table.

Elle s'aſſied, ouvre un tiroir, en tire un papier qu'elle lit tout bas à pluſieurs repriſes. Pendant ce tems, Mlle. de Tervire ſe place à côté de ſa tante ſur une chaiſe, tire une piece de broderie, verſe, comme malgré elle, quelque larmes qu'elle eſſuie en travaillant.

Mme. Durſan interrompt ſa lecture pour regarder tendrement ſa niece, & la ſurprend à pleurer.

Qu'as-tu, Tervire ? tu pleures ;

Mlle. DE TERVIRE, *ſe contraignant.*

Pardonnez-moi, ma tante.

Mme. DURSAN, *ſans interrompre ſa lecture.*

Si fait, ſi fait tu pleures; & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe.

Mlle. DE TERVIRE, *avec un ris forcé.*

Eh! pourquoi pleurerois-je, ma tante?

Mme. DURSAN, *toujours liſant.*

Mon grand âge, mes infirmités t'affligent, mon enfant, je m'en apperçois depuis long-tems.

Mlle. DE TERVIRE, *affectant un air libre.*

Oh! mon Dieu, ma tante; il n'y pas là de quoi me faire peur, le dérangement de votre ſanté eſt peu de choſe, graces à Dieu; forte comme

vous l'êtes, vous prendrez aiſément le deſſus.

Mme. DURSAN *quitte un inſtant ſon papier pour regarder tendrement Mlle. de Tervire.*

Tu t'abuſes, mon enfant, ou plutôt tu tâches vainement de me faire prendre le change : j'ai ſoixante-quatre ans bien comptés, & les meilleurs tempéramens ſont bien foibles à cet âge-là. (*Reprenant ſa lecture*). Enfin, il faut finir une fois ; & ceux que je laiſſe après moi me rendent plus inquiète de leur ſort, que je ne le ſuis du mien.

Mlle. DE TERVIRE, *ne pouvant retenir ſes larmes.*

Pour cela, ma tante, vous voyez les choſes d'un œil bien triſte... Vous ne ménagez pas votre monde, & .... quoique je ſache très-bien qu'il n'y a rien à craindre... cela m'afflige...

Mme. DURSAN, *qui a achevé ſa lecture remet lentement ſes lunettes, plie ſon papier, & le couvre d'une enveloppe ; le tout pendant que la ſcene marche.*

Laiſſons cela, ma bonne amie : parlons d'autre choſe. Ton chaſſeur qu'eſt-il devenu ?

Mlle. DE TERVIRE.

Je l'ai vu ce matin, ma tante.

Mme. DURSAN.

Eh bien ! le pauvre malheureux ; comment eſt-il à préſent ? Il chaſſe à ſon aiſe, n'eſt-ce pas ? Cela doit lui faire plaiſir.

Mlle. DE TERVIRE.

Oui, je lui ai dit de votre part qu'il étoit le maître de chaſſer quand il lui plairoit ; il m'a paru pénétré de de la reconnoiſſance la plus vive.

Mme. DURSAN.

Tant mieux. Les bons cœurs sentent le prix des bienfaits. Je ne l'ai pas oublié, je veux encore lui faire du bien. Le récit que tu m'as fait de lui m'intéresse. J'entends quelqu'un ; congédie, j'ai à te parler en particulier.

Mlle. DE TERVIRE.

C'est Brunon.

Mme. DURSAN.

Ma Brunon ! Qu'elle entre, elle ne sera pas de trop.

SCENE V.

Mme. DURSAN, Mlle. DE TERVIRE, BRUNON.

Mme. DURSAN.

Entre, Brunon; & fais dire que je n'y ſuis pour perſonne. (*Brunon ſort pour un inſtant : Mme. Durſan continue*). J'aime cette fille-là. Je lui ferai du bien, ſi cela te fait plaiſir, ma fille.

Mlle. DE TERVIRE.

Vous ne pouvez m'en faire de plus ſenſible.

Mme. DURSAN.

Je le crois, je connois ton bon cœur. (*Brunon rentre*). Qu'as-tu, Brunon ? Tu as les yeux rouges & gros. Eſt-ce que tu pleures auſſi ?

BRUNON, *triſtement.*

Je vous demande pardon, Madame; c'eſt que je viens de dormir.

Mme. DURSAN.

Vous me mentez, Brunon, & cela n'eſt pas bien. Vous avez pleuré. Vous voulez me le cacher parce que j'en ſuis la cauſe, & tout cela me chagrine.

BRUNON.

Mais, Madame...

Mme. DURSAN, *bruſquement.*

Allons, taiſez-vous. Allumez une bougie. Si vous m'êtes attachée, que je ne voie plus de ces pleurs-là; entendez-vous? (*Brunon lui donne ſa bougie allumée*). Voilà qui eſt bien. (*Elle ſe diſpoſe à cacheter ſon paquet*).

Mlle. DE TERVIRE.

Eſt-ce que vous écrivez à quelqu'un?

Mme. DURSAN.

Non, ma fille; il y a long-tems que je vis, & je ne ſuis pas éternelle. Ce ſont des meſures que je prends pour toi.

Mlle. DE TERVIRE.

Ah! ma tante, que dites-vous-là?

Mme. DURSAN.

D'où vient ce cri, ma fille? Tout ceci ne change rien aux choſes; ma ſanté ne ſouffrira point de la petite précaution que je prends; au contraire, j'eſpere que, lorſque j'aurai l'eſprit plus tranquille, je me porterai mieux. Brunon, je ne t'ai pas oubliée; je ſuis contente de tes ſervices, & tu verras que je ſais les reconnoître.

BRUNON.

Hé! Madame, de quoi vous occupez-vous là. C'eſt d'affection que je vous ſers.

Mme. DURSAN.

Je le ſais. Mes enfans, je vous rends juſtice ; je crois que vous m'aimez mieux que ma ſucceſſion. (*Elle acheve de cacheter le paquet*). Ma chere niece, ta mere t'abandonne, elle ne méritoit pas un ſujet comme toi ; mais j'en connois tout le prix, moi ; tu me tiendras lieu de fille, je te fais mon unique héritiere.

Mlle. DE TERVIRE.

Ma chere tante, que vos bontés me ſont précieuſes ! Mais hélas ! puis-je en jouir, tandis que vous avez un fils ?

Mme. DURSAN.

Ah ! ne m'en parle pas. Dieu veuille qu'il ait fini ſes jours, le malheureux ! Il me déshonore.

Mlle. DE TERVIRE.

Et s'il vit, dans quel état cruel doit-il être, ſans ſecours, ſans reſſources ?

Mme. DURSAN.

Tais-toi, tu m'affliges. Je te défends de m'en parler davantage.

Mlle. DE TERVIRE, *pleurant.*

Hélas !

Mme. DURSAN, *émue.*

Eh bien ! Tervire, qu'eſt-ce donc que cela ? Prenez-vous plaiſir à me tourmenter ? Je ne le ſuis que trop.

Mlle. DE TERVIRE.

Eh non ! ma tante ; mais...

Mme. DURSAN.

C'eſt le fléau de mes jours.

Mlle. DE TERVIRE.

Eh !...

Mme. DURSAN.

Je ne puis voir un malheureux ſans ſonger à lui. L'autre jour encore, lorſque tu me racontas l'hiſtoire de ton chaſſeur

chaſſeur, ſes malheurs, ſes beſoins; je me ſentis toute émue.

Mlle. DE TERVIRE.

Mais, ma tante...

Mme. DURSAN *l'interrompt.*

A propos de ce chaſſeur; tiens; j'oubliois; voilà une petite ſomme qu'il faudra que tu lui faſſes prendre, entends tu? S'il refuſe, tu lui diras que je la lui prête.

Mlle. DE TERVIRE.

Oui, ma tante.

Mme. DURSAN.

Si mon fils ſe trouvoit en pareil cas, je deſirerois fort qu'on le ſecourût. Le ciel permettra peut-être qu'il reçoive de quelqu'un les ſecours que je donne à ce malheureux.

Mlle. DE TERVIRE.

Il eſt vrai que ſon ſort eſt digne de pitié.

Mme. DURSAN.

En vérité, il m'intéreſſe plus que je ne ſaurois dire. Il a l'air diſtingué, dis-tu ?

Mlle. DE TERVIRE.

Très-diſtingué, je vous l'aſſure. Voulez-vous que je vous le préſente ?

Mme. DURSAN.

Non, il n'eſt pas néceſſaire.

Mlle. DE TERVIRE.

Il ſouhaite pourtant de venir vous remercier.

Mme. DURSAN.

Garde-t-en bien. Je croirois voir mon fils ; j'en mourrois de douleur.

Mlle. DE TERVIRE.

Je ne ſaurai comment réſiſter à ſes inſtances.

Mme. DURSAN, *d'un ton abſolu.*

Oh ! tu feras comme tu pourras ; mais je ne veux pas abſolument le voir.

Mlle. DE TERVIRE.

Je ne dis plus mot. Qu'il ſera mortifié ! Il avoit amené ſon fils ce matin.

Mme. DURSAN.

Son fils ! Il a un fils ! Et quel âge a-t-il ?

Mlle. DE TERVIRE.

Sept à huit ans ; c'eſt bien le plus aimable enfant que l'on puiſſe jamais voir.

Mme. DURSAN.

Eh bien ! amene-moi le fils, ſi tu veux ; cela conſolera peut-être le pere de mes refus.

Mlle. DE TERVIRE, *avec joie.*

Que vous penſez bien, ma tante ! Eh vite, Brunon, faites-le venir. (*Brunon ſort*).

SCENE VI.

Mme. DURSAN, Mlle. DE TERVIRE.

Mme. DURSAN.

Je ne ſais ce que j'ai, ma chere Tervire ; tu es triſte, Brunon l'eſt auſſi ; votre chagrin m'afflige ; je me ſens toute je ne ſais comment.

Mlle. DE TERVIRE.

Mais, ma tante, je n'ai point de chagrin.

Mme. DURSAN.

Je ne ſais pourquoi, l'image de mon fils me ſuit par-tout ; je ne penſe qu'à cela. Je ne ſuis tranquille ni le jour, ni la nuit,

Mlle. DE TERVIRE.

Le ciel vous le renvoie peut-être repentant & digne de pardon.

Mme. DURSAN.

Hum. Il n'y faut pas penſer; il eſt trop attaché à ſon infâme paſſion. S'il n'eſt pas mort, il périra miſérable & déshonoré.

SCENE VII.

Mme. DURSAN, Mlle. DE TERVIRE; BRUNON *amene l'enfant & lui dit, en entrant, quelques mots à l'oreille.*

Mme. DURSAN, *ouvrant les bras pour recevoir le petit Durſan.*

C'eſt le petit bon-homme. Bon Dieu, le joli enfant! Venez m'embraſſer, mon petit ami. (*Le petit Dur-*

ſan l'embraſſe en la ſerrant de toutes ſes forces). Eh ! mon Dieu ; comme il me ſerre de ſes petits bras. Pauvre malheureux ! Eſt-il poſſible qu'une auſſi charmante créature ſoit ſi maltraitée de la fortune ?

Mlle. DE TERVIRE, *careſſant le petit Durſan.*

Sa figure eſt des plus intéreſſantes.

Mme. DURSAN, *le conſidérant avec attention.*

Ah ! Tervire ; voilà les traits, le regard, toute la figure de mon fils ; de grace, éloigne cet enfant.

Mlle. DE TERVIRE.

Eh ! ma tante ; pourquoi vous refuſer à ces doux mouvemens ?

Mme. DURSAN.

Bon Dieu ! quelle imagination que la mienne ! Il me ſemble voir mon fils encore enfant. Voilà ſa démarche, ſon air.

BRUNON.

Quoi ! vous, Madame, dont le cœur eſt excellent, vous pouvez conſerver un éloignement auſſi grand pour votre fils.

Mme. DURSAN.

Tu te trompes, Brunon ; ſi mon cœur ne ſentoit rien pour lui, je ſerois plus tranquille.

Mlle. DE TERVIRE.

Eh ! ma chere tante, laiſſez-vous aller à toute votre bonté naturelle.

Mme. DURSAN.

Je n'y cede que trop à cette bonté. L'indigne ! Il déchire le cœur d'une mere qui ne peut le haïr.

Mlle. DE TERVIRE.

Mais, ma tante, s'il étoit entiérement revenu de ſes égaremens ; ſi l'on

vous avoit trompée ſur le compte de la perſonne qu'il a épouſée.

Mme. DURSAN.

Tais-toi. J'en ſais là-deſſus plus que je n'en veux dire.

Mlle. DE TERVIRE.

Pardonnez lui entièrement, ma tante; je demande ſa grace à vos pieds.

BRUNON.

J'oſe m'y jetter auſſi, Madame, vous m'avez témoigné quelques bontés.

Mme. DURSAN, *vivement.*

Comment ? avez-vous réſolu de me déſeſpérer, vous autres ? (*Avec bonté*). Ecoutez-moi, mes enfans, je vous fais juges entre mon fils & moi; ce n'eſt pas par humeur que je ſuis inflexible; il ne s'agit point ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle. L'action de Durſan eſt affreuſe. Le miſérable n'a rien ref-

peté : je paſſe ſur l'affront qu'il m'a fait de ne pas même ſolliciter mon conſentement, cela ne regarde que moi. S'il ſe fut marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais ſimplement d'une famille honnête, quoique pauvre ; en vérité, je me ſerois rendue. Mais épouſer une fille de la lie du peuple, & encore infâme parmi le peuple ! Ah, tout mon corps friſſonne ! Encore ſi cette femme-là te reſſembloit, Brunon. (*Elle lui frappe ſur l'épaule*).

BRUNON.

Je n'en puis plus. (*Elle s'évanouit ; le petit Durſan court à ſa mere en pleurant de toutes ſes forces*).

Mme. DURSAN.

Tervire, où ſuis-je ?

Mlle. DE TERVIRE, *ſoutenant Brunon.*

Vous voyez vos enfans, ma tante. Approchez, Monſieur.

SCENE VIII, & *derniere.*

Mme. DURSAN, Mlle. DE TERVIRE, BRUNON, Le petit DURSAN, DURSAN.

DURSAN, *ſe jettant aux pieds de ſa mere.*

Ma mere, je viens mourir à vos pieds. J'ai mérité votre colere. C'eſt plus pour ma malheureuſe famille que pour moi, que je réclame votre indulgence.

Mme. DURSAN, *hors d'elle-même.*

Ah! le voilà, le malheureux. Il ne me falloit plus que cela. Cruelle Tervire, tu m'aſſaſſines.

Mlle. DE TERVIRE.

Hélas, ma tante, falloit-il vous priver du plaiſir de vous réconcilier avec votre fils? (*Approchant le petit Durſan*).

Cet aimable enfant n'a-t-il pas des droits sur votre cœur ? N'eſt-il pas digne de toute votre tendreſſe ? (*Le petit Durſan prend la main de Mme. Durſan & la baiſe*).

Mme. DURSAN, *attendrie.*

Mon enfant, mon cher enfant ; embraſſe ta mere. Comment te réſiſterois-je ? Je n'ai rien à te reprocher à toi ; je ne réſiſte pas à ton pere. (*A Durſan*). Levez-vous, Monſieur, je vous remets ici dans tous vos droits ; je ne vous propoſe pas de quitter l'indigne compagne que vous vous êtes donnée ; je prévois vos refus, & ils me rendroient toute ma colere ; mais vous n'exigerez peut-être pas de moi que je vive avec elle. C'eſt bien aſſez qu'elle vienne ici quand je n'y ſerai plus.

Mlle. DE TERVIRE.

Ma tante, vous ne pouvez vous empêcher de faire la grace toute entiere ; elle eſt ici.

Mme. DURSAN, *avec l'emportement le plus vif.*

Elle eſt ici ! L'infâme ! Quelle perſécution ! Qu'elle ſorte à l'inſtant. Tervire, vous aurois-je crue capable d'un complot qui me tue ?

BRUNON

Vous voyez, Madame, celle qui vous a ſi cruellement offenſée ; mais avant de m'éloigner, je dois vous aſſurer que je n'ai rien contre moi que mon indigence.

Mme. DURSAN, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Quoi, Brunon, c'eſt vous ! Vous êtes l'épouſe de mon fils ; vous, Brunon.

BRUNON.

Je n'oſe me parer d'un titre qui vient de m'ôter votre amitié.

Mme. DURSAN, *lui tendant les bras.*

Embraſſe-moi, ma fille ; tu me continueras les ſervices que j'ai reçus de Brunon.

BRUNON *lui baiſe la main d'un air reſpectueux.*

Madame.

Mme. DURSAN.

Non, non ; embraſſe-moi, je le veux. (*Elle l'embraſſe ; enſuite elle s'appuie ſur l'epaule de Mademoiſelle de Tervire*). Viens, ma chere Tervire, j'ai beſoin d'un peu de repos ; tout ceci m'émeut étrangement.

Mlle. DE TERVIRE *embraſſe Brunon.*

Quel heureux événement !

DURSAN *lui baiſe la main.*

Ma chere couſine ; c'eſt à vous que je dois mon bonheur.

Mme. DURSAN.

Effectivement ; c'eſt un cœur rare que ma Tervire. Elle perd mon bien à tout ceci ; & cependant elle eſt auſſi contente que nous.

Mlle. DE TERVIRE.

Eh ! ma tante, vous ne comptez pour rien un fils que je vous rends en reconnoiſſance de vos bienfaits ; & deux amis que j'acquiers, préférables à tous les biens du monde.

Mme. DURSAN.

Va, ma chere Tervire ; cela ne diminue point de mon affection pour toi ; & tu ne perdras pas tout, je t'aſſure.

Pendant que Mademoiſelle de Tervire embraſſe avec tranſport Durſan, ſa femme & leur fils.

Quelle joie ! qu'elle prouve bien qu'il n'y a point de bonheur plus parfait que celui de faire des heureux.

FIN.

CONTENTEMENT

PASSE RICHESSE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

CANDOR, *ancien Capitaine de Dragons, en habit de chaſſe.*

CLÉON, DORVAL, } *Neveux de Candor, en habit de chaſſe.*

THIBAUT, *Sabotier.*

MARGOT, *Femme de Thibaut.*

MATHURINE, *Mere de Thibaut.*

CONTENTEMENT

PASSE RICHESSE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente l'entrée d'une Forêt, & ſur la gauche, la Cabane de Thibaut.

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, *ſeul.*

Vienne, morgué, la foire quand al' voudra, v'là mes ſabiots baclés du depuis l'pus p'tit juſqu'au pus grand; en y'là pour tout le monde. J'en ons à toutes les tailles. Et ceux d' not minagere? Lâchons-y encore un p'tit

coup d'ſarpette. J'voulons faire mentir ç' proverbe, & qu' not femme ſoit la mieux chauſſée du village, par parfarence.

SCENE II.

CANDOR, THIBAUT.

CANDOR *à* (*part*).

Je me ſuis écarté de ma ſuite. En attendant que quelqu'un porte ſes pas juſqu'ici pour me chercher, il me prend envie de cauſer avec ce payſan. (*Haut*). Bon jour, bon-homme?

THIBAUT.

Bon jour, grand homme?

CANDOR.

Me connois-tu?

THIBAUT.

Non ; mais pour aviſer qu'ous avez ça d'pus haut qu'moi, n'faut qu'avoir des yeux, & pour ſavoir ſi je ſis bonhomme, faudroit avoir tâté d'ma parſonne.

CANDOR.

Tu me paroît ruſé, vieux lapin !

THIBAUT.

Pas tant qu'un jeune renard.

CANDOR (*à part*).

Le manant n'eſt pas ſot. (*Haut*) Tu travailles de grand cœur ?

THIBAUT.

C'eſt que j'ons, morgué, bon appétit.

CANDOR.

Comment va l'ouvrage ?

THIBAUT.

La, la ; le luxe itout nous fait grand tort.

CANDOR.

Le luxe !

THIBAUT.

Voirement oui. Les gros bonnets du village ne portont pus que des galoches.

CANDOR.

Et tu trouves du luxe à porter des galoches ?

THIBAUT.

Pus qu'à vous de porter d'biaux habits, si vous n'les d'vais pas à vot' tailleur, s'entend. J'trouvons, nous, qu'un bon quarquier de lard fait pus d'profit dans un minage, que des galoches ed'viaux retournés. Au village, voyais-vous, on n'eſt brave qu'au dépens d'la marmitte ; à la ville, c'eſt bian pis.

CANDOR.

Comment donc ?

THIBAUT.

On ne l'eſt ſouvent qu'au dépens de ſon honneur.

CANDOR.

Qui peut t'en avoir tant appris ?

THIBAUT.

C'eſt que j'ons un p'tit brin roulé note corps, voyais-vous.

CANDOR.

Aurois-tu porté les armes ?

THIBAUT.

Tout à l'encontre : j'avons trop peur du feu ; j'nous étions fait porteur d'yau.

CANDOR.

Pourquoi as-tu quitté le métier ?

THIBAUT.

L'ambition qui pard tant d'gens, m'a itou égarai.

CANDOR.

L'ambition !

THIBAUT.

Oui-dèà. J'ons vu que les marchands d'tiſanne, avec un brin d'réglisse, vendoient les yaux bian pus cher qu'la mienne.

CANDOR.

Eh bien ?

THIBAUT.

J'nous ſont fait marchand d'tiſanne.

CANDOR.

Ce nouveau commerce ne t'a pas enrichi ?

THIBAUT.

Les crédits, les banqueroutes m'ont ruiné.

CANDOR.

Les banqueroutes ?

THIBAUT.

Alles ſont d'venu ſi fort ed'modes ! J'allions d'atteyers en atteyers, de bâtimens en bâtimens, offrir aux ouvriers, aux manœuvres, ma p'tite marchandiſe ; j'allions varſant tout plein, faiſant bonne meſure, & bonne meſure à tout un chacun. Hé ben, s'tici m'diſoit : compare Thibaut, j'vous payerons ça l'aut'voyage ; s'tilà r'paſſais d'main, la cotterie, & les coquins détalions, changions d'boutique ſans payer la cotterie.

CANDOR.

Il falloit retourner à ton premier état.

THIBAUT.

J'étions d'venu trop glorieux pour ça ; j'avions d'jà pris un ton ; j'faiſions figure ; j'avions les blouques d'argent, la fine veſt' d'écarlatte rouge ; tant y a qu'un jour j'ons tout vendu pour payer nos dettes, & retorner au pays.

CANDOR.

Y fais-tu mieux tes affaires ?

THIBAUT.

J'fons c'que j'pouvons, mieux qu'ça ; c'que je d'vons. J'fons une choſe dont ſtapendant biaucoup d'gens rougiſſont.

CANDOR.

Que fais-tu donc ?

THIBAUT.

L'méquier d'mon pere.

CANDOR.

Que peux-tu gagner à peu près ?

THIBAUT.

Huit ſols par jour.

CANDOR.

Comment peux-tu ſoutenir avec auſſi peu de choſe ?...

THIBAUT.

THIBAUT.

Bon ! ça ſoutiant la doublure & l'deſſus ; ça ſoutiant encore pus jeune & pus vieux qu'moi.

CANDOR.

Enfin, à quoi les employes-tu ?

THIBAUT.

Primo d'abord, j'en employons la moiquié pour la nourriture ed' not' minagere & d'moi. D'l'aut' moiquié, j'en fons deux moiquiés ; tous les jours j'prêtons l'eune, & tous les jours, itou, j'payons nos dettes avec l'autre.

CANDOR.

Ta ſubtilité m'étonne, & m'échappe. Explique-toi mieux ?

THIBAUT.

Accoutez : j' gardons quatre ſols pour notre minage : j'en baillons deux à ma

pauv'mere, qui m'a nourri dans mon enfance, par ainſi j'aquittons nos dettes, & j'prêtons les deux autres à un p'tit gas, qui m'nourrira itou dans ma vieilleſſe.

CANDOR.

Brave homme, ton bon cœur me touche autant que ton eſprit me plaît. Ne parle pas de l'entretien que je viens d'avoir avec toi; n'en ouvre la bouche à perſonne, avant que notre bon prince, que tu dois voir quelquefois chaſſer dans cette forêt, ne ſe ſoit offert à tes regards.

THIBAUT.

Queu bizarrerie!

CANDOR.

N'importe, j'ai mes raiſons. Veux-tu m'obliger?

THIBAUT.

Oui, Monſeigneur, allez n'vous

boutais pas en ſouci. J'n'en ſonnerons mot à parſonne que j'naviſions ſa face.

CANDOR.

Tu recevras dans peu de mes nouvelles.

THIBAUT.

Et nous j'allons bailler des nôtes à note minagere. Puiſſiez-vous n'en bailler ſouvent de pareilles à la vôte. Le ciel vous tienne en joie, je vous baiſons bian les mains.

SCENE III.

CANDOR, *ſeul.*

Cet homme eſt étonnant. Je ne crois pas qu'il exiſte un plus heureux naturel. Il ſeroit très-plaiſant de l'oppoſer à mes merveilleux neveux : j'aimerois à les voir revenir ſur la grande idée qu'ils ont d'eux mêmes, par le ſeul aſcendant d'un ruſtre.

SCENE IV.

CLÉON, DORVAL.

CLÉON.

Ah ! mon oncle, on n'a pas d'idée des allarmes où nous a jettés votre abſence.

DORVAL.

J'allois faire monter à cheval toute votre ſuite.

CANDOR.

Je me ſuis écarté de mon chemin ; en liſant le mémoire de l'infortuné comte d'Ozam. Meſſieurs, cet homme a des puiſſans ennemis : plus ils font d'efforts pour l'opprimer, & plus j'aurai de plaiſir à les voir abattus.

CLÉON.

C'eſt un vœu digne de votre ame.

DORVAL.

D'Ozam a trop bien défendu l'état.

CLÉON.

Son zele a trop éclaté...

CANDOR.

Cependant aucune voix jusqu'ici ne s'eſt fait entendre en ſa faveur.

DORVAL.

Ah! mon oncle, les circonſtances ont empêché... la crainte a retenu bien des gens.

CANDOR.

La crainte doit-elle écarter la vérité : laiſſons cela. A propos de vérité, je viens d'en entendre qui, pour être aſſez plaiſantes, n'en ſont pas moins utiles. Un payſan que j'ai rencontré...

DORVAL.

Un payſan!

CANDOR.

Oui, un paysan. Je suis plus heureux qu'un prince; car la crainte ne m'a pas privé du plaisir de voir à découvert l'ame d'un de mes semblables. Au reste, il m'a diverti.

CLÉON.

Ces gens là, quelquefois, ont une gaieté, un gros bon sens...

CANDOR.

Oh! le gros bon sens de celui-ci pourroit mettre en défaut l'esprit du courtisan le plus délié. En voici un échantillon : ce pauvre here gagne huit sols par jour; il en dépense quatre pour sa subsistance & celle de sa femme : tous les jours il en prête deux, & les deux autres tous les jours lui servent à payer ses dettes. Messieurs, je vous donne ce problême à résoudre; & j'accorde une marque signalée de mon amitié à celui qui m'expliquera la nature de ce prêt & de cette dette.

CLÉON.

En vérité, mon oncle...

DORVAL.

Il eſt vrai qu'au premier coup-d'œil...

CLÉON.

Pour moi, plus je réfléchis...

CANDOR.

Courage. Je ne ſuis pas fâché de voir l'eſprit aux priſes avec le gros bon ſens.

DORVAL.

J'ignorois qu'on fit des énigmes au village.

CLÉON.

Celle-ci fait un logogryphe.

CANDOR.

Au ſurplus, Meſſieurs, il renferme un ſens moral, qui n'eſt pas indigne

de vos recherches. Vous y rêverez en route. Je retourne au château d'Emon, où j'ai un rendez-vous. Convenez que c'eſt une belle choſe que l'eſprit. Suivez-moi, nous en cauſerons.

(*Ils ſortent.*

SCENE V.

THIBAUT, MARGOT.

THIBAUT.

Hé oui, morgué, j'l'ons vu comme j'te voyons. Il étoit là ; j'étions envars ici.

MARGOT.

Qui donc ?

THIBAUT.

Le nouviau ſeigneur de not' village.

MARGOT.

Eſt-il bian torné ? a-t-il bon air ?

THIBAUT.

Oh ! que v'là bian les femmes ! Gn'y auroit qu'à leux bâiller l'gouvernement d'une province, faudroit-il un roi, al' choisiriont le pus bel homme, sans s'embarrasser si c'est l'pus meilleur.

MARGOT.

C'est d'même cheux vous : n'bâillez-vous pas la parfarence à la plus jolie fille du village, pour...

THIBAUT.

Oui, pour la drôlerie, pour la joyeuseté, la gaillardise; mais pour en cas d'en faire not'minagere, c'est stella qui...

MARGOT.

Qui vous bâille itou dans l'œil. C'est ça qui gouverne el'reste.

THIBAUT.

Laissons ça; aussi bian, j'n'entendons rien à philosopher. Guiable aussi, c'est

ce Monſieur, qui m'a dit comm'ça que j'avions de l'eſprit.

MARGOT.

Il ta dit ça.

THIBAUT.

Voirement oui; & du depuis c't'inſtant-là j'aviſons qu'j'en ons encore moins que d'coutume.

MARGOT.

Oh! pour ça, t'as toujoux paſſai pour el' pus aviſé du village.

THIBAUT.

Toi, itou pour la pus éveillée. Ce ſont nos meres-grands qui nous ont dit ça. V'là comme on gâte l's'enfans.

MARGOT.

Puiſque c' Monſieur t'la dit.

THIBAUT.

Savoir ſi s'y connoît bian.

MARGOT.

Ah! un gros Monſieur.

THIBAUT.

Un gros Monſieur tout comme un aute; pis y a bian d's'aſprits. D'abord & d'un : l'eſprit d'la cour, ſtilà eſt l'pus ruſé : i'n'dit pas tout ce qui penſe, & n'penſe pas tout c' qu'il dit; l'eſprit de la ville; oh ſtilà eſt ſi bariolai, que j'aurions bian d'là peine à dire de queu couleur il eſt. Pour celui du village, c'n'eſt pas le pus rafinai; mais quoiqu'y ſente un brin l'goût du tarroir, i'n'eſt pas tant à dégrigner.

MARGOT.

Thibaut, & l'ſeſprits qui r'vendont.

THIBAUT.

Oh! pour ceux-là, quand j'en aurons vu, j'en parlerons.

MARGOT.

Drès qu'tu connois déjà ceux de la cour & d'la ville?...

THIBAUT.

Oh ! c'eſt une aut' diffarance ; à la ville, j'ons connu force gens d'eſprit, quand j'étions porteux d'yau ; car c' n'eſt pas comme cheux nous où s'que l'vin baille ed'l'eſprit ; là, ceux qu'en ont l'pus, ne buvont que d'l'yau. Pour celui de la cour, j'en v'nons d'voir un échantillon. M'eſt avis qu' c'eſt le pus r'tort.

MARGOT.

De magniere que ce Monſieur en a biaucoup.

THIBAUT.

Il en cache, morgué, pus qu'i n'en montre.

MARGOT.

Conte-moi donc tout e' qui t'a dit.

THIBAUT.

Drès qui s'eſt aviſé d'moi, d'abord il s'en eſt gobargé, & j'nous ſommes itou gauſſé d'li.

MARGOT.

Mais tu li as parlé avec révérance.

THIBAUT.

Ni pus ni moins qu'à toi. Quand il a vu ça, il m'a parlé d'amiquié.

MARGOT.

D'amiquié ? ah ! queu joye !

THIBAUT.

Puis i'ma dit qu' j'étions brave homme. Oh ! pour ça, ça m'a bouté la joie au cœur.

MARGOT.

Oh ! j'n'aurions pas pu nous t'nir à l'embraſſer.

THIBAUT.

Oh ! j'te gardions ça. J'ons couru tous chaud te l'porter.

MARGOT.

Puiſqu'il étoit de bonne himeur, eſt-

ce que tu n'aurois pas pu l'y demander queuque grace ?

THIBAUT.

Palſangoi, tu m'y fais ſonger. J'aurions dû l'y demander.

MARGOT.

Oui. L'y demander...

THIBAUT.

Que je buviſſions un coup enſemble.

MARGOT.

Nigaud ! c'n'eſt pas ça que je voulons dire. Il eſt l'ſeigneur de ce village eune fois. Falloit l'y demander.

THIBAUT.

Voirement oui.

MARGOT.

Sans doute.

THIBAUT.

Si n'vouloit pas ſe r'poſer cheux nous.

MARGOT.

Mais, ou s'que t'a l'eſprit, not' homme?

THIBAUT.

Dans la carvelle, not' femme.

MARGOT.

La bonne tête.

THIBAUT.

La bonne langue.

MARGOT.

Va, tu n'as gueres de cœur.

THIBAUT.

C'eſt d'puis que j'te l'ons bâillé.

MARGOT.

Ne t'ai-je pas itou bâillé le mien?

THIBAUT.

Hé bian ! c'eſt mon tréſor, j'n'en deſirons pas d'autres. Avant que j'fuſſions mariés, tandis que nos parens diviſions, barguinions, lantarnions, j'aurions eu queuque choſe à l'y demander alors ; ſi je l'avions apparçu, j'nous ſerions jetté tout d'abord à ſes pieds ; j'y aurions dit : mon bon ſeigneur, j'ons des bras pour travailler ; j'ons d'la ſanté pour vivre : j'ons tout d'même un cœur pour aimer. J'aimons Margot, bâillez-la moi pour femme, & j'vous bénirons à tout jamais ; mais, morgué, tant que j'pourrons travailler pour vivre, que j'pourrons vivre pour t'aimer, j'n'aurions rian à demander à parſonne ; rian.

MARGOT.

Ah ! je ſis toute partroublée. J'ſentons les pleurs rouler dans mes yeux, & m'eſt avis que ces pleurs-là valont mieux que tous les écus de not' bailli.

THIBAUT.

Ces écus-là en font itou varſer, mais c'eſt d'une aut' eſpece... Not' brave mere ne reviant pas.

MARGOT.

C'te pauvre Mathurine, alle eſt allé chercher du bois dans la forêt.

THIBAUT.

J'n'voulons pas ça, morgué; alle eſt trop ſur l'âge; faut qu'al' ſe r'poſe : alle fait ſes fagots trop gros; alle n'a qu'à rencontrer queuque branche, queuque piarre qui la faſſe broncher, trébucher. Ça m'boute en ſouci. Faut que j'allions à ſa rencontre.

MARGOT.

Ah! j'entendons not' fieu qui pleure.

THIBAUT.

Mon dauphin! Courons... Non:.

vas-y toute ſeule; à ſon âge, on pleure ſans ſouffrir. A ſtilà de not'brave mere, on ſouffre ſans pleurer.

(*Margot ſort. Thibaut veut regagner la forêt*).

SCENE VI.

CLÉON, DORVAL, THIBAUT.

CLÉON.

J'apperçois un manant qui pourroit bien nous dire des nouvelles de celui que nous cherchons.

DORVAL.

Hé ! l'homme ! Ici.

THIBAUT.

Sarviteur. J'ons affaire ilà.

CLÉON.

Un mot.

THIBAUT.

Adieu.

DORVAL.

Ce ruſtre eſt laconique.

CLÉON.

Il faut l'amadouer. Ecoute un inſtant, l'ami.

THIBAUT, *revenant.*

L'ami ! quoique ce mot-là ſouvent ait bâillé le change à mon cœur, il me réjouit toujours l'oreille. Hé bian ! mes amis ! em'v'là.

DORVAL.

Le drôle eſt familier !

CLÉON.

C'eſt notre homme, à coup ſûr.

THIBAUT.

J'aviſons que j'n'pouvons pas être vot'ami, qu'ous n'ſoyez itou les mians.

CLÉON.

Tu me parois habile en définition. Voudrois-tu nous faire part de ta ſcience ?

THIBAUT.

Volontiers ; j'vous apprendrons à faire des ſabiots. Ça vaudra bien vos pirouettes.

DORVAL.

C'eſt lui-même.

CLÉON.

Tu es donc ſabotier ?

THIBAUT.

A vot' ſarvice. Voulais-vous queuque choſe du nôtre ? J'ons tout fin drait vot' affaire. J'allons vous chercher deux paires ed' ſabiots qui ſont

moulais ; y vous iront comme eune marveille !

DORVAL.

Le coquin nous plaisante.

THIBAUT.

Vous avais tort. Les coquins ne sont jamais jovials ; prenais de mes sabiots, vous fais-je ; ça apprend à marcher droit, & vous venais d'un pays, m'est amis, où's que c'n'est pas trop l'allure.

CLÉON.

Mon ami, tu bats la campagne.

THIBAUT.

Oh ! que nennin, j'avons trop d'respect pour not' mere.

CLÉON.

Enfin, daigneras-tu répondre à nos questions ?

THIBAUT.

C'est à savoir.

DORVAL.

Maraud, nous saurons bien te forcer...

THIBAUT.

Me forcer ! oui, comm' vos amoureuſes, ſi, j'le voulons bian.

CLÉON.

Eh bien, nous t'en prions, mon ami.

THIBAUT.

De d'quoi, not' ami ?

CLÉON.

De nous dire ſi tu n'as pas rencontré...

THIBAUT.

Un homme, ed'vant qui vous n'êtes que de p'tits garçons ? Oui, not' ami.

CLÉON.

Tu l'as reconnu ?

THIBAUT.

Oui, not' ami.

CLÉON.

Sans qu'il s'en apperçût ?

THIBAUT.

Oui, not' ami.

CLÉON.

Nous voudrions être informés du ſujet de votre entretien.

THIBAUT.

Le ſujet de not' entretien ! v'là tout à point ce qu'ous n'ſaurois pas, not' ami.

DORVAL.

Hé, moi, je prétends, morbleu, te forcer à parler.

THIBAUT.

Et nous, morbleu, je prétendons être honnête homme, & nous taire.

CLÉON (*à part*).

Il eſt récalcitrant. Revenons à la

douceur. (*Haut*). Mais, mon ami, nous ſavons déjà... Ce n'eſt que pour vérifier un fait ſingulier.

THIBAUT.

Oh ! varlifions, not' ami, varlifions.

CLÉON.

Tu gagnes huit ſols par jour.

THIBAUT.

V'là ce que vous ſavais, not' ami?

CLÉON.

Et ce que tu en fais?...

THIBAUT.

V'là c'que vous n'ſavais pas, not' ami; demandais à votre oncle. Je n'y ons pas défendu d'en parler, d'abord & d'un.

CLÉON.

Sais-tu bien, maraud, que je te ferai rouer de coups...

THIBAUT.

THIBAUT.

Quand vous vous bailleriez c'te peine-là vous-même, j'n'en fonnerions mot davantage.

DORVAL.

Morbleu, je t'apprendrai...

THIBAUT.

Nous, morbleu, j'n'vous apprendrons rian.

CLÉON.

Mais, mon ami, ces huit fols...

THIBAUT.

Mais, not' ami, c'eſt tout mon avoir; j'en fons un bon uſage. V'là not' ſecret. M'eſt avis que c'n'eſt pas le vôtre, puiſqu'ous n'ſavais pas l'emploi qu'j'en pouvons faire; j'n'ons pas trop bonne opinion nous, morgué, de ſtile qu'vous faites d'vos richeſſes.

DORVAL.

Comment ? ventrebleu, le maraud nous insulte ; il faut l'assommer sur la place.

CLÉON.

Non, j'ai pitié de lui.

THIBAUT.

Ah ! ça, ventrebleu, vous, mon tarrible ami, & vous, not' pitoyable ami, gn'y a qu'un mot qui sarve ; quand vous me tueriais, vous n'en sauriez pas davantage : car un défunt, voyais-vous, jase encore moins que stilà qui n'l'est pas ; puis t'nais : vous voyais bian c'bras-là, si je l'enmanchons d'eune trique, vous varrez si j'nous lairons assommer.

DORVAL.

Finissons. Je vois que tu es un brave homme, & que tu n'as pas peur ; satisfais notre curiosité, & je fais ta fortune.

THIBAUT.

Tenais, v'là c'qui défend ma vie; & v'là c'qui la ſouquiant; c'eſt ma ſorteune, j'n'en voulons pas d'autre.

CLÉON.

Quoi, mon ami, tout l'or que j'ai ſur moi...

THIBAUT.

De l'or.. oh, oh!.. Voyons de queu fabrique il eſt? Attendais que j'diſions tant ſeul'ment un mot à c'técus là... (*A part*). C'eſt bian li... (*Haut*). V'nais ça, not'ami... Vous, arriere ed'là : n'accoutez pas ; ſtilà qui baille eſt toujours parfaré à ſtilà qui promet.

(*Il parle bas à Cléon*).

DORVAL.

Je le croyois incorruptible; mais l'irréſiſtible appas de l'or...

CLÉON.

Je ſuis content. Tiens, voilà ma bourſe...

DORVAL.

Que ne parlois-tu ? je t'en aurois donné cent fois davantage.

THIBAUT.

En v'la tatigué cent fois plus que j'n'en voulons. Preuve ed'ça, gardais vot'or, not'ami, gardais-le pour un plus deigne uſage; laiſſez-moi tant ſeul'ment la piece blanche. Vous à préſent, battais, aſſomais, étouffais ſt'homme ci, ſi vous en voulais ſavoir davantage. Sarviteur.

SCENE VII.

CLÉON, DORVAL.

DORVAL.

Cet homme eſt inconcevable. Au fait, vous avez le ſecret, & vous allez en faire votre cour à mon oncle.

CLÉON.

Ma cour, ſi vous voulez.

DORVAL.

Oh! des détours, de la réſerve entre nous.

CLÉON.

Je vous ſuis trop ſincérement attaché pour vous en faire un myſtere, s'il pouvoit paroître vraiſemblable, que deux perſonnes aient à la fois le même degré de pénétration.

DORVAL.

Ce ſera vous faire, à peu de frais, honneur de la vôtre.

CLÉON.

Il eſt vrai; car c'eſt une idée ſi ſimple...

DORVAL.

Qu'elle peut avoir été ſaiſie également

ment par deux perſonnes. En lui donnant un autre tour, ne pourroit-on pas ?..

CLÉON.

Non. Elle a cela d'original, de ſingulier, qu'il n'y a qu'une ſeule maniere de la préſenter, de la rendre. Deux traditions preſque ſemblables, pourroient donner quelques ſoupçons d'une démarche, que nous avons le même intérêt à déguiſer.

DORVAL.

Rejoignons Candor en ce cas, avant qu'il ait pu s'appercevoir de notre abſence; je ſerois déſolé qu'un autre ait pu vous prévenir (*à part*), ou plutôt, j'en ſerois enchanté.

CLÉON (*à part*).

J'aurai donc une fois le plaiſir de l'emporter ſur lui.

SCENE VIII.

CLÉON, DORVAL, MARGOT.

MARGOT.

Meſſieurs, Meſſieurs, mes bons ſeigneurs, n'auriais-vous pas vu not'-homme?

DORVAL.

Qui? ce brutal, cet effronté coquin?..

CLÉON.

Un galant homme qui fait des ſabots.

DORVAL.

Que j'aurois dû faire aſſommer par mes gens.

CLÉON.

Qui me fait l'honneur d'être de mes amis.

MARGOT.

Vous en avais donc rencontrai deux à Stila dont je parle...

DORVAL.

M'a fait un outrage...

CLÉON.

M'a rendu ſervice...

DORVAL.

Dont je ſaurai me venger.

CLÉON.

Dont je veux m'acquitter un jour envers vous.

DORVAL.

Qu'il prenne garde à lui.

CLÉON.

J'aurai ſoin de vous.

(Ils ſortent).

SCENE IX.

MARGOT, *ſeule.*

Me v'la bien avançai. L'un me rudoye, l'aute m'gracieuſe; mais y n'me diſent pas ouſqu'eſt not'homme? Oh! ces biaux Meſſieurs-là ſe mocquent toujours des pauvres femmes, quand alles parlont de leurs maris.

SCENE X.

MARGOT, THIBAUT *portant Mathurine dans ſes bras.*

THIBAUT.

Tians, tians not' minagere, v'là not' mere à tous deux, alle n'en pouvoit plus d'l'aſſieude, alle ſuecomboit ſous le faix; je n'en ons jamais porté nous d'plus

agriable, j'en ſommes plus fiar que d'une couronne.

MATHURINE, *d'une voix caſſée.*

Va, va, mon enfant; poſe à terre ta couronne. Alle eſt un peu lourde.

MARGOT, *à Thibaut.*

Que je t'aïde; ah! comme t'as chaud, mon ami, comme le cœur te bat!

THIBAUT.

C'eſt qu'il eſt agitai de deux mouvemens; mais de deux mouvemens bian doux; la nature, & l'amour....

MATHURINE.

Ah! le gentil garçon! & mes petits fagots, mes petits fagots?

THIBAUT.

Je les ons oubliés. Je ne ſongions qu'à vous, ma bonne mere; mais demain drès l'matin....

MATHURINE.

Oui, demain... & ce ſoir qui vous rechauffera ?

THIBAUT.

Demandais ... demandais à Margot.

MATHURINE.

Et nous, qui n'avons p'us d'mari ?

THIBAUT.

Nos careſſes, morgué.

MARGOT.

Oui, nos careſſes, not' bonne mere.

MATHURINE.

Oui, oui, c'eſt bien vrai ; alles me rechauffont tous les ſoirs, & tous les matins alles me rajeuniſſont : & not'p'tit fieu, not'p'tit Piarrot, ous qu'il eſt donc ?

MARGOT.

Je v'nons toute à ſtheure de le cou-

cher!... Mais que voulont encore ces biaux Meſſieurs?

THIBAUT.

Je d'vinons c'qui les ameine.

MARGOT.

Nous, j'en mourons de frayeur.

MATHURINE.

Oh! oui, le plus beau monde n'eſt pas le plus meilleur.

THIBAUT.

Ne craignez rian; j'apperçois avec eux un porte-reſpect. Ils n'oſeront broncher devant lui.

SCENE XI, & *derniere.*

Les Mêmes, CANDOR, CLÉON, DORVAL.

CANDOR, *à ſes neveux.*

Le voici. Je prétends lui parler & vous confondre. (*A Thibaut.*) Tu m'as tenu parole, bon-homme ; je viens raquitter la mienne.

THIBAUT.

Oh ! g'n'ya pas d'quoi, monſeigneur, n'faut rian pour ça.

MARGOT.

Ah ! monſeigneur !....

MATHURINE.

Paix ; quand l'coq chante, faut que la poule ſe taiſe.

CANDOR.

Ta fidélité égale ta franchiſe.

THIBAUT.

Je n'ons fait que not'devoir, encore bian p'titement.

DORVAL, *à Cléon.*

Vous êtes trop heureux, il n'oſera pas vous trahir.

CLÉON.

Vous voyez bien, mon oncle....

CANDOR.

Qu'ici tout le monde oſe m'en impoſer.

THIBAUT.

Oh! que je n'ſommes pas ſi haſardeux que ça. Vantez que j'ons tenu parole.

CLÉON.

Vous entendez la vérité.

DORVAL (*à part*).

J'enrage.

THIBAUT.

Arretais, arretais. Je diſons la varité nous ; mais vous y baillez une p'tite couche ed'varnis.

DORVAL (*à part*).

Je triomphe.

CANDOR.

J'entends. On t'aura forcé par des menaces, au ſilence.

THIBAUT.

Me forcer ! Demandais à ſtila qui baille aux corneilles, ſi j'avons peur des m'naces, ſi j'avons peur qu'on nous faſſe bailler l's'étrivieres, qu'on nous aſſomme ſur la place.

DORVAL.

Cruel retour !

CANDOR.

Vous auriez non-seulement osé me désobéir, mais encore maltraiter un malheureux, arracher par la force un secret...

DORVAL.

Mon oncle, si les efforts de Cléon n'eussent pas été plus heureux que les miens, je n'aurois pas le malheur ici de vous déplaire; mais son argent plus persuasif....

CLÉON.

Ah! mon oncle, le zele ardent, le desir de vous plaire ne m'a du moins porté à rien qui fut indigne de moi.

CANDOR.

Allez, vous l'êtes également tous deux de mes bontés. Pour toi, à qui je réservois des récompenses, quoique moins coupable qu'eux, je devrois te punir.

THIBAUT.

Recompenſais, récompenſais toujoux. Le bien qu'on fait à ceux qui nous ont fâché, eſt pus doux pour le cœur, que celui-là qu'on fait à ceux qui nous ſont agriables: l'un eſt un don, l'autre eſt eune dette.

CANDOR.

Brave homme, tu m'étonnes toujours, hé bien tu peux me demander une grace, je te l'accorde, & je ne les punirai que d'avoir oſé te maltraiter & te ſéduire. Je puis oublier mon offenſe; mais je te dois juſtice de celle qu'ils t'ont faite.

Les deux FEMMES.

Eh! monſeigneur, j'embraſſons vos genoux.

CANDOR.

Relevez-vous, mes enfans.

THIBAUT.

J'avons vot' parole.

CANDOR.

Je ſuis prêt à la tenir.

THIBAUT, *à Cléon & à Dorval.*

Meſſieurs, tantôt j'étions amis, m'eſt avis qu'ous n'êtes plus gueres les mians; touchez-là, je ſommes toujoux le vôtre. Pardonnez-leux, monſeigneur, c'eſt la grace qu'ous m'avez promis. Hé bian, touchez donc.

CANDOR.

Je ne puis m'en dédire. Allons, Meſſieurs, remerciez votre protecteur.

CLÉON & DORVAL.

Ah! mon oncle, votre bonté.....

CANDOR.

Ne parlez que de la ſienne, & je veux avoir le plaiſir de l'acquitter pour vous; avec tant de généroſité, je ne conçois pas qu'un vil intérêt. ...

CLÉON.

Lui, mon oncle! J'ignore encore ce qui fut l'écueil de ſa diſcrétion. Mais un motif auſſi bas n'a pas dû le déterminer; il m'a rendu l'or que je lui avois donné.

DORVAL.

Je ſuis témoin de ſon déſintéreſſement.

THIBAUT.

A la parfin je voyons bian que j'ſommes amis; mais vous me flattais, & j'n'voulons pas d'ça. J'ons pris de vot' argent, en v'là.

CANDOR.

Ce n'eſt rien, en comparaiſon des ſommes qu'on t'offroit. Explique-moi donc encore cette énigme-là?

THIBAUT.

Le v'là, le v'là l'ami qui n'a jamais trompé perſonne, el' témoin d'ma fidé-

lité. Ne vous avions-je pas promis que je n'ſonnerions mot des huit ſols, que j'avifions la face d'not'bon maître ? Ne la v'là-ti pas tout fin drait ſus c't'écu-là ? Drès que j'l'ons apparçu, j'ons tout dégoiſé. V'là l'énigme.

CLÉON.

Il a raiſon.

LES FEMMES.

Ah ! que c'eſt bian dit.

CANDOR.

Seul j'ai donc eu tort de douter de ta diſcrétion & de ton obéiſſance, & de compter un peu trop ſur celle de deux extravagans comme mes chers neveux. Puiſſent-ils profiter de cette leçon ! Je me charge de leur en donner une de reconnoiſſance & d'amitié.

THIBAUT, *au Parterre.*

Meſſieurs, v'là nos huit ſols ; j'vous

les baillons à-peu-près pour ce qu'ils nous coûtent. Dam'ici, voyais-vous, l'eſprit & les talens ſont au rabais. Heureux quand j'pouvons les adjuger à l'indulgence !

Fin du huitieme Volume.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

L'Avocat Chanſonnier, ou Qui compte ſans ſon Hôte, compte deux fois Page 1
La Tricherie retourne à ſon Maître. 105
Plus Heureux que Sage. 155
Il ne faut pas jetter le Manche après la Coignée. 205
Contentement paſſe Richeſſe, ou le Sabothier. 215

Fin de la Table du huitieme Volume.